

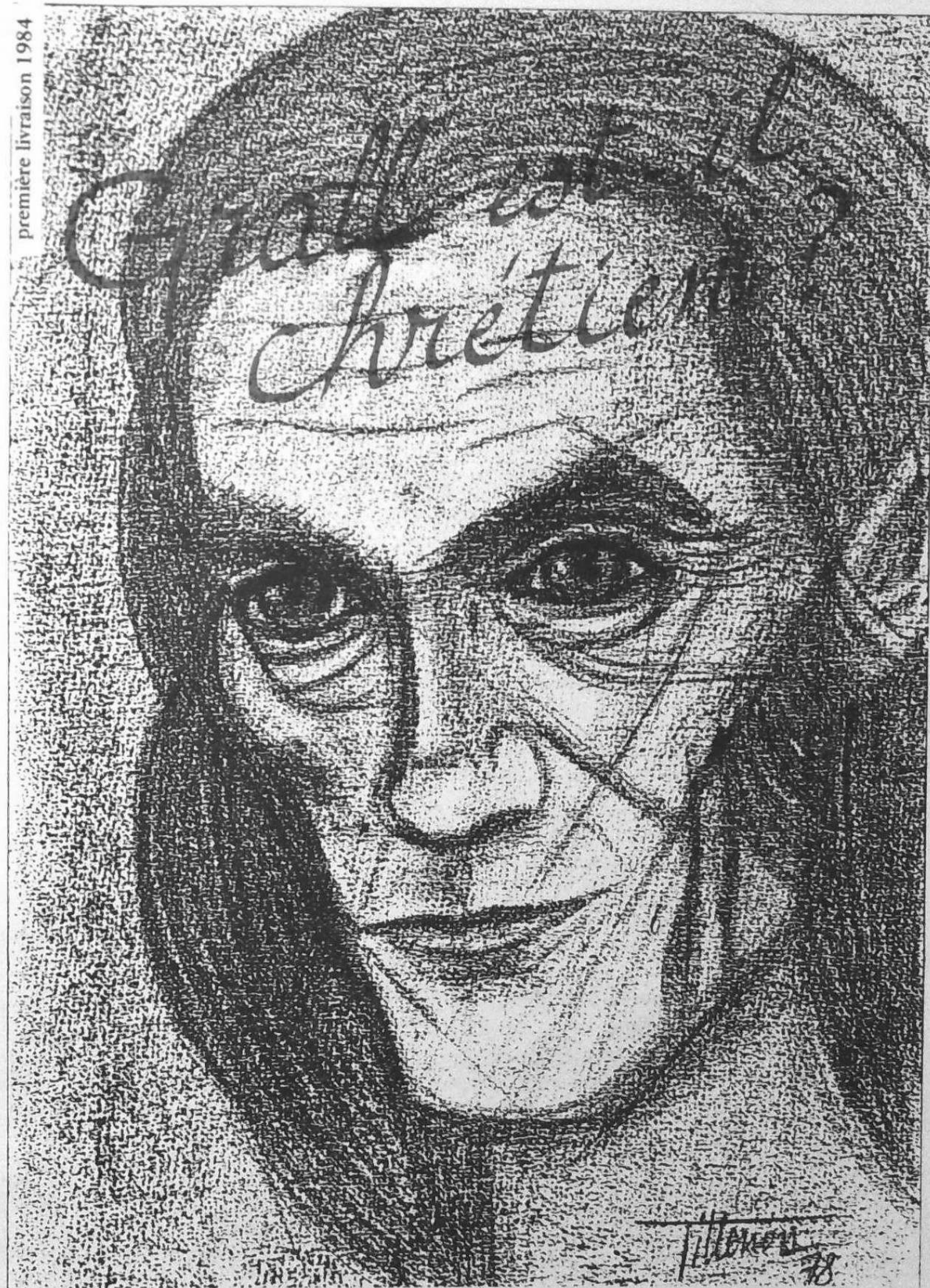
# DIASPAD

N° 5

20f

## CULTURE CELTIQUE

première livraison 1984



KELC'H MAKSEN WLEDIG

## COUVERTURE :

Il nous a quittés, mais ses rêves hantent encore les esprits. Ayant l'apparence du granit, ils rayonnent d'une lueur dure et fascinante. Ainsi les moissonneurs de la plus longue pensée, dans la nuit qui les accueille, sont autant de lumières pour qui se sait mortel.

Le vieux chêne se dresse contre toutes les atteintes. Son front est couronné d'orages. A ceux qui savent voir, il indique la voie. Nos racines nous projettent dans le futur, dans l'aurore éclatante d'une nouvelle modernité.

DIASPAD culture celtique 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS.

Secrétaire de rédaction	Directeur de publication	Rédacteur en chef	Secrétaire administratif
Dominique CAVALIER	Yann-Ber TILLENON	Philippe JOUET	Geneviève COQUELLE

## EDITORIAL

Thierry GWIGOURFI	GRALL EST-IL CHRÉTIEN?	1
Louis DOLL	CHRISTIANISME ET/OU PAGANISME?	2
Yann-Ber TILLENON	CONTRE LE SECTARISME ETHNIQUE	6
Riwal FERRY	CONTRE LA DESESPERANCE, TOUT CONTRE	8
Audren GODHARI	POUR UNE NOUVELLE MODERNITÉ	10
Philippe JOUET	LES PEUPLES DE L'UNION SOVIÉTIQUE	12
Goulven PENNAOD	POURQUOI ENSEIGNER LE MOYEN-BRETON?	14
Yves TILLENON	LA DANSE, CULTURE EN MOUVEMENT	17
Yann-Ber TILLENON	AOTROU DOLL	21
Philippe JOUET	LECTURES	22
Philippe JOUET	COURS DE FORMATION	26
POINT DE VUE		28
RETROSPECTIVES		30
		32

Didier LARMINAY : TRAVAUX PHOTO

Responsable diffusion :

Jean-Michel MORIN, Larmelaie, LA TELHAIE -56380- GUER., Tel : (97) 22.51.55.

DIASPAD est une revue exclusivement culturelle qui respecte la liberté créative de tous ceux, historiens, littérateurs, artistes, qui y participent. Les textes publiés le sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs. Ce principe sera constamment respecté, en particulier pour ce qui concerne l'orthographe du breton.

DIASPAD - culture celtique - revue culturelle trimestrielle, 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS. La reproduction des textes publiés est strictement interdite, sauf autorisation particulière ou accord spécial. Maquette : Y.-B. TILLENON. Abonnement pour 4 numéros 80F.

CPPAP 66307

## EDITORIAL

## Diaspad a un an

Premier anniversaire de *Diaspad* et de notre Cercle culturel!

Bien que notre but ne soit pas de devenir une revue de masse, notre bilan est très positif. Le nombre des abonnés augmente régulièrement ainsi que celui des adhérents et des collaborateurs. Mieux encore : ces nouveaux venus, souvent jeunes et inconnus auparavant, nous ont permis de laisser derrière nous les inévitables velléitaires d'un certain «mouvement breton», qui avaient adhéré à notre projet sans en mesurer les exigences.

Nous avons en effet besoin d'hommes de caractère, bien qu'aucun modèle ne doive prédominer. L'intellectuel ou l'organisateur, chacun doit être à sa place, fidèle à un poste organiquement articulé aux autres. Tous nos amis sont indispensables. Celui qui recherche des abonnés a un rôle aussi décisif que le gestionnaire, ou que celui qui rédige des articles. Non seulement l'intellectuel ne doit pas avoir d'avantages sur les autres, mais s'il n'a pas les qualités de caractère dont nous avons besoin il n'a pas sa place parmi nous. Nous récusons définitivement toutes les tares qui ont constitué pendant des années le lot commun de nombreux groupuscules. Il n'y a pas place dans notre Cercle pour les «problèmes de personnes», les mesquineries, l'égoïsme, la fatuité, le mauvais esprit.

Nous arriverons ainsi à constituer un groupe cohérent capable de remplir sa fonction de critique et de diffusion des idées. En cela, notre stratégie éminemment communautaire est au dessus des calculs personnels. On doit servir la communauté formée par notre Cercle, pas s'en servir. Cela dit, toutes les critiques constructives sont acceptées. De telles critiques sont le fait de membres responsables, sérieux, créatifs, auxquels leur travail donne droit à la parole. La décision finale de notre communauté procède de ce travail constructif qui n'a pour but que l'intérêt commun.

La nécessité pour tous nos adhérents de posséder nos idées est liée d'une part au but que nous nous sommes fixé et d'autre part au besoin que nous avons d'hommes complets qui savent pourquoi ils combattent. Le «manuel» doit se former intellectuellement. L'intellectuel doit aussi pouvoir s'occuper de tâches manuelles. Les Membres de notre Cercle sont tout le contraire de l'homme spécialisé qui survit misérablement dans la société de masse. Il agit, critique, combat. Car nous menons un combat culturel qui réclame de nous une attitude «offensive» vis à vis d'une société décadente, constituée d'hommes serviles, domestiqués, narcissiques et faibles. Nous sommes dans cette société mais nous n'en sommes pas!

Les hommes et les femmes dont nous avons besoin n'ont rien à voir avec les «élites» actuelles du monde marchand. L'arrivisme social ne les intéresse pas dans une société dont ils ne partagent pas les valeurs. Ils n'en recherchent pas moins une audience très large et ne sauraient être confondus avec des fidèles de ghetto, des inadaptés en rupture ou des caractériels. Ainsi *Diaspad* paraîtra régulièrement, de plus en plus riche, et notre association s'élargira doucement mais sûrement.

DIASPAD



## GRALL EST-IL CHRETIEN ?

ne an s baqaatO Thierry GWIGOUREL

Il n'est plus besoin de présenter Xavier Grall. Connu de son vivant par les lecteurs du *Monde* et de la *Vie Catholique* où il signait chaque semaine son «Billet d'Olivier», le Barde de Bossulan s'est vu à sa mort en novembre 81 honorer par toute la presse régionale et même hexagonale. Son talent et sa foi ardente en son pays ayant fini par convaincre.

Depuis lors, les rotatives bretonnes ne choment pas. On n'en finit pas de publier du Grall et de publier sur Grall, à croire que les seuls bons poètes, à l'instar des indiens, sont des poètes morts. Du recueil de billets de *La Vie* au récital donné par telle ou telle troupe de théâtre, on n'en finit pas.

Grall fleurit sur toutes les bouches et vibre dans tous les coeurs. Juste retour des choses ou exploitation abusive de néchrophages poussièreux? L'un et l'autre sans doute mais ne nous plaignons pas, Grall a su restituer à une certaine Bretagne littéraire bien des titres de noblesse qu'elle semblait perdre au fil des ans. Il a su lui apporter la fougue du néophyte et l'ardeur du combattant.

A l'heure où j'écris ces lignes, deux textes posthumes du «barde possédé» sortent en librairie. L'un, intitulé «avez vous bien fermé la bouteille de gaz», par les bons soins de la revue ERE, l'autre, l'«inconnu me dévore» porte le label *Calligramme*. Les deux ouvrages datent sensiblement de la même époque; on y retrouve les thèmes de *Barde imaginé* et de *Keltia Blues*. Ils ont une décadence déjà.

La terre, la mer, le soleil, l'Amour, l'amour des hommes, des femmes aussi, des femmes surtout, et puis l'amour de son pays retrouvé, de ses origines paysannes, de l'humus qui imprègne ses semelles; autant de bornes qui jalonnent l'itinéraire poético-philosophique du barde. On a assez glosé là dessus. Point n'est besoin d'y revenir trop pesamment. Mais, si, dans son oeuvre, l'on s'est plu à disserter sur les visages multiples de la Bretagne, il est un point qui mériterait quelque éclaircissement et sur lequel on n'a peut être pas suffisamment insisté.

Grall est un écrivain chrétien. Chose communément admise. Du reste, n'écrivait-il pas dans «La Vie Catholique»? Ne se réclamait-il pas lui-même du Christ, et de ses valeurs essentielles? Cela est à la fois vrai et faux. L'ouvrage paru chez *Calligramme* est à ce sujet fort révélateur de la pensée de Grall. Sous la forme d'une lettre à ses cinq filles, le Barde nous livre ses réflexions sur l'Amour, la mort, les éléments, la terre, l'inconnu, qu'il nomme Dieu. Essai plus que roman, ce Grall là ne nous surprend pas pour peu qu'on ait eu entre les mains des livres aussi brûlants que *Barde imaginé* ou *Stèle pour Lammenais*. Mais si Grall ne cesse d'en référer à Dieu au point que ce dernier, après la Bretagne, demeure bien le principal personnage de son oeuvre, il est important de savoir de quel dieu il s'agit.

Certainement pas de ce Dieu jaloux et exclusif de l'Ancien testament qui ordonne à ses adeptes de massacrer l'impie, c'est à dire celui qui adore d'autres Dieux jugés coupables parce que différents. Pour avoir trop souffert en de sombres geôles ecclésiastiques durant sa jeunesse, Grall ne peut que rejeter cet attrait prononcé pour la morbidité. La mortification n'est pas sa religion, les indulgences ne conviennent pas à son âme de seigneur des brandes et des landes, et les prédicateurs tout de noir vêtus anonants menaces et sermons inquisiteurs ne sont pas de son clan. Pour être profondément religieux, Grall n'en est pas pour autant cléricale. «Des générations de bigots n'ont pas réussi à barbouiller le visage du Christ. Tous ces gens puant le bénetier et le confessionnal s'en seront pris en vain à la clarté des fontaines, à l'allégresse des aurores. Mes filles, mes divines vous furez comme la peste cette misérable engeance...» (l'«inconnu me dévore»)

Est-ce dire que le Barde, las des compromissions de ce catholicisme routinier va suivre le même chemin que Luther et ses sbires qui, quelques siècles avant lui, sont retournés aux écritures et au christianisme primitif? Loin de lui une telle pensée! Grall n'est pas un chrétien «réformé».

Loin de libérer l'homme des liens de l'Eglise, le prédicateur d'Erfurt l'avait au contraire incarcéré dans les rêts d'une «Eglise invisible» encore plus coercitive. Tout ce qui, dans le catholicisme avait pu rapprocher l'homme de son Dieu se trouvait condamné. Pêle-mêle le culte des saints et celui de la vierge, les feux de la st Jean, les rogations, les solstices et les sacrements ont été jugés comme étant l'oeuvre de Satan.

Le Pape étant l'Antéchrist et les Saints son armée de larbins, l'homme lui-même ne pouvait être que pécheur. Irrémédiablement et à jamais pécheur. C'est le thème développé dans *De servo arbitrio*, réponse à Erasme sur son de *libero arbitrio*. L'homme, par nature, est enclin au mal et rien ne peut le sauver hormis la grâce du Dieu tout puissant. Rien d'étonnant, dans ce contexte à ce que Satan soit apparu partout et partout à la fois. L'Apocalypse n'était elle pas prévue, toujours par le même Luther, pour l'an 15..?

Grall ne souscrit pas à cette morale terrifiante ni à cette hantise permanente de l'Enfer. Il évoque ainsi ses années de jeunesse, où la Morale et la Terre étaient les deux mamelles de la foi : «Très tôt mes filles je fus flanqué dans des collèges catholiques, celui du Kreiz-Ker à St Pol de Leon était une sorte d'annexe de la maison familiale. Oncles, père, frères, s'y étaient succédé. Mais c'était une annexe sans soleil et sans air. On m'y remit Satan en tête. On m'y fit voir partout abomination et péché...». Et plus loin : «...Il faut dire que mes professeurs ne faisaient rien pour atténuer mes terreurs. Au contraire. Plus encore que chez moi, dans ces sacristies closes qu'étaient les institutions privées, la crainte était l'alpha et l'oméga de la religion au lieu que ce dû être la confiance...»

En vérité, Grall se révèle déjà comme un drôle de chrétien qui renonce à la fois au cléricisme catholique et à l'attrait de la morale, si chère à l'auteur des quatre vingt quinze thèses. Mais il n'a pas fini de nous étonner. L'Eglise occidentale a connu lors de la dernière décennie une mutation qui, pour être moins violente et douloureuse que celle du XVIème siècle, n'en est pas pour autant insignifiante. Elle est même au centre des préoccupations de Jean Delumeau et de nombre d'éminents historiens. Le visage de cette église s'est métamorphosé fondamentalement à tel point que les bigots sus cités s'en vont à grandes enjambées en poussant des volées de «Mallozh Doue», où le désespoir le dispute à la fureur.

Des prêtres ouvriers à la JOC, on n'en finit pas de dénombrer des chrétiens d'un genre nouveau qui, au nom du message évangélique, se retournent contre les protecteurs traditionnels de l'Eglise pour se placer du côté des faibles, des opprimés, des pauvres, des malades et des épileptiques. Des «opprimés» au «aliénés», puis aux «exploités», il n'y a qu'un pas à franchir, et les nouveaux chrétiens l'ont franchi allégrement. A tel point que le principal message du christianisme de 1984 est le message égalitariste. Les vieux chevaux de bataille sont définitivement remis aux écuries en même temps que les vieux prêtres qui d'ailleurs se font de plus en plus rares. Adieu la sainte alliance du sabre et du goupillon, adieu le sermon, la morale. Adieu confesse et confessionnaux. L'heure est au message égalitaire du Christ. Les pardons sont des meetings populaires, les agapes se font à la cellule, les prêtres sont ouvriers, et les disciples de Mgr Lefebvre des fossiles. Les choses sont claires, vous pour Grall qui, encore une fois, refuse obstinément de rallier le troupeau : «... Mes filles, vous furez la laideur en tout, y compris en matière liturgique. Vous ne pénétrez pas dans ces sanctuaires navrants où l'ouvrierisme préside au rite pour le malheur de l'Eglise et des prolétaires eux-mêmes... Les nouveaux cléricaux, les militants de la sainte Défiguration, quand donc les chasserons-nous de nos cryptes? On pourrait croire qu'une sorte de masochisme s'est emparé des chrétiens...»

On l'a compris, Grall ne rejoint pas les troupes de ceux-là qui ont troqué l'Evangile contre le *Kapital*, ni le goupillon contre le marteau et la faucille. Une fois de plus il reste à l'écart. Il observe, il médite. Comme il est proche de Nietzsche en cela! Il écrit encore : «Mes divines vous avez compris que l'Eglise racole encore, même pendant la messe, et qu'il est bon ton d'y parler le langage ouvrier. Je ne sais si la beauté se démode, mais si le grégorien devait être remplacé, il pouvait l'être par une parole et un rythme sortis du véritable génie du monde moderne. Pourquoi ne pas avoir fait appel aux grands musiciens et aux poètes du monde entier? Evêques et prêtres ont préféré cuisiner cela entre eux, entre copains, entre frangins. Le résultat est déplorable. Et je reste, navré, le jour des sanctuaires.»

Grall, du reste, ne sombre pas dans les pièges trop gros du misérabilisme, il ne confond pas la misère avec la pitié, ni l'humilité avec l'humiliation. L'exploitation de la misère humaine le révolte, et même cette exploitation douce des bigotes, qu'elles soient anciennes ou modernes, lui donne des frissons. Rien ne l'exaspère plus que cette jubilation fébrile des grenouilles de bénetier lorsqu'il s'agit d'aller quémander pour des affamés d'ici ou les brûlés de là-bas.

Vous l'aurez deviné, son christianisme est de Grand Vent. Grall, comme il le dit lui-même est un chrétien du Moyen Age, non pas l'un de ces flagellants morbides du XVI<sup>ème</sup> siècle, qui, convaincus de la fin prochaine du monde, allaient par les chemins en tentant de mériter une parcelle de paradis. Non, un chrétien du moyen-âge. D'avant. D'avant les sermons et les inquisitions. D'avant cette armée de jésuites et de missionnaires qui se sont abattus sur notre pays comme autant de corbeaux funèbres. Il célèbre le corps quand l'Eglise le condamne. Il chante le Beau quand, aux yeux du clergé, il ne peut que cacher le germe de Satan. Et il chante la nature quand la nature, elle-même est le théâtre du péché. Un drôle de chrétien en vérité qui, dans le christianisme ne retient que cela qui lui sied.

Le monde de Grall est un monde sacré. Sa démarche même est une quête. Sa demeure est le vent et son amante, la terre. Grall est un croyant, certes, comme il l'avoue lui-même, mais sa croyance n'est pas celle des maniaques du retable et du jubé. Il célèbre. Il chante. Il glorifie tout ce qui sur terre lui semble beau et bon et chaud et fraternel. Aucune amertume, aucune haine dans ce christianisme là. Grall a chanté les tempêtes qui l'hiver faisait frissonner les cyprès plantés dans son jardin de Bossulan. Il a chanté la mer, la mer grise de Bretagne, mais aussi celle plus lumineuse des côtes africaines. Il a glorifié les symphonies de couleurs. Les bleus du Sud, le vert d'Irlande, le bleu gris des paysages bretons tout trempés de brumes. S'il est un message à retenir de l'œuvre de ce poète trop tôt parti vers les îles d'Avallon, c'est bien de prendre cette vie à belles mains avant qu'il ne soit trop tard.

Si Grall croyait en l'existence d'un au-delà, il n'en demeure pas moins que dans son esprit, le sacré est sur terre. «Dieu est dans tout» disait déjà Arzel, le héros de *la Fête de nuit*. Quelle allégresse lorsqu'il narre la découverte d'une chapelle perdue au fond d'un val, ou le spectacle d'une tempête sur les rochers de Kerdruc. Quelle jubilation lorsqu'il raconte ses expéditions à travers l'Europe. Les ports les villes, les villages : il a tout aimé. Il a aimé le soleil au Maroc, les odeurs, les couleurs du Maroc, il a aimé les souks et les médinas. Il a aimé Bruges et Anvers et Amsterdam. Et encore Dublin la ville aux mille clochards. Mais il a aimé surtout son pays, la Bretagne, sa terre au point de fuir Paris et les velléités de carrière pour venir s'enterrer dans un Pont-Aven déserté neuf mois sur douze par les foules banlieusardes. Cela n'est plus à dire. Ni son combat, ni ses rages, ni ses fureurs.

Ainsi, les lois qu'il revendique au plan politique et culturel, il les réclame aussi en religion. Mais alors, si l'on ajoute à sa religion du Beau, le sentiment du Sacré, le respect du Clan, l'amour de la nature et des éléments et encore la revendication du droit à la différence. Si l'on allie à cela une répulsion profonde pour toute forme de bigoterie, le rejet des chrétiens marxistes et la condamnation d'une morale aussi rigide que malsaine, que reste-t-il de chrétien chez Grall? Le nom et la volonté de l'être, en même temps qu'un attachement passionnel au personnage du Christ. Sans doute, mais il est permis d'affirmer que ce Christ-là est un Christ à la mode de Kerouac, mystique et fou, amoureux de la route et des filles belles et bonnes. Beatnick avant la lettre. Un Christ rayonnant et non pas ce sinistre cadavre que l'on a trop longtemps honoré en de suplicieuses églises. Un Christ dont Rimbaud et Glenmor sont les apôtres et les messagers. Qu'elles sont loin, les tristes leçons de théologies enseignées pendant des lustres à tant de générations de nos concitoyens!

Ce que Grall cherchait, c'était le principe unificateur du monde, bien plus qu'Une Vérité Unique, rigide, cléricale, adaptable à tous les peuples et sous tous les climats. Ce que d'autres nomment l'Awen, le souffle divin, lui le nommait Christ et voilà tout. D'ailleurs n'a-t-il pas lui-même évoqué cet Awen-là dans *la fête de nuit*? On pourrait, à force de commenter sa pensée, arriver à lui faire dire qu'il versait dans un paganisme de bon aloi. On pourrait même lui faire avouer tout ce qu'on veut, puisque les paroles d'un poète suggèrent plus qu'elles ne définissent et que les morts, c'est bien connu, ne sont plus là pour relever l'hérésie.

On pourrait lui faire dire tout ce qu'on veut. On l'a bien fait avec Nietzsche, avec Céline, avec combien d'autres, qui se sont trouvés binationnels de droite à gauche et de gauche à droite au gré des modes littéraires. Laissons à Grall la liberté du poète. La seule certitude que l'on puisse avoir c'est qu'il croyait, et qu'il croyait avec ferveur.

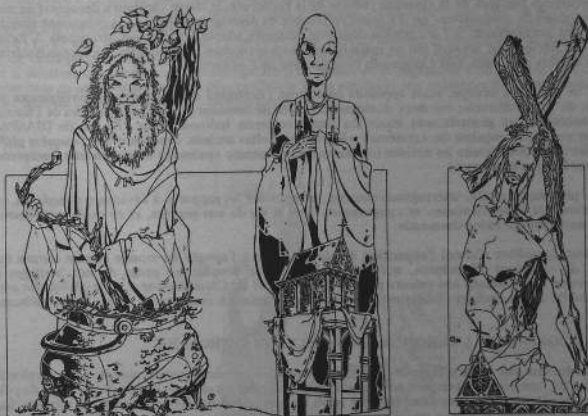
«... Car enfin, je n'ai pas tort de vous appeler mes Divines. Les marxistes ont moins de chance. Pour tenter d'expliquer la nature de l'énergie qui émeut le monde, ils parlent, eux, de l'électricité. Ah, mes filles, moi je préfère vous prendre pour les enfants d'un invisible père que pour ceux d'un mystérieux générateur de Watts! Il est notoire du reste, que l'électricité, reine du monde, ne ravit pas ceux-là qui en ont été promus les rejetons. On pourrait interroger là dessus les filles et

les garçons de Prague et de Varsovie. Avant l'invention de cette sonnette, on avait, il est vrai, institué la Raison déesse de l'univers. Ce nouveau culte n'a pas duré longtemps. Aux charmes de la raison, les parisiennes en ont préféré de moins abstraits et de plus riants. Comme je les comprends...»

Ces quelques lignes valent mieux, par leur densité, que dix pages d'exégèse ou de théologie. Adieu, Xavier Grall, et merci de ce dernier ouvrage.

Thierry GWIGOUREL

«Hommes, nous ne sommes pas que les créatures de l'histoire; nous avons une vocation plus haute, supratemporelle. Notre âme est d'une nature qui a valeur d'éternité. Sans montée vers le haut, pas de marche en avant». H.v.W. 1921.



Y a-t-il trois Eglises? L'une, la «progressiste», qui exploite sans vergogne le misérabilisme et la déculturation des peuples; l'autre, la «traditionnelle», sclérosée dans ses habitudes moribondes, et une troisième, non dévoilée, secrète, immémoriale, nourrie d'une autre religiosité?...

«Le nom de Celtes (Keltoi) fait sa première apparition chez les auteurs grecs du V<sup>ème</sup> siècle avant notre ère pour désigner certaines des populations barbares de l'Europe tempérée, englobée jusque là sous la dénomination tout à fait générale d'hyperboréens. C'est, après le peuple plus ou moins légendaire des Cimmériens, le premier localisé dans ces régions dont nous connaissons le nom. Deux siècles après cette première apparition dans les sources grecques, les Celtes qui menacèrent en 279 le sanctuaire d'Apollon à Delphes sont appelés Galates (...). L'équivalent latin du terme Galates est peut-être celui du gaulois (Galli) qui apparaît un demi siècle plus tard. Comme le précédent, il donne son nom à un territoire déterminé : La Gaule cisalpine et transalpine. Le nom de Celtes (en latin Celti) continue cependant à être utilisé, en particulier pour désigner les Gaulois transalpins. L'usage que les auteurs font de ces noms démontre qu'il faut les considérer comme pratiquement synonymes, le plus général étant celui de Celtes, puisqu'il ne présente, à la différence des autres, aucun sous-entendu géographique et coïncide avec celui du groupe toujours vivant de langues indo-européennes dont le gaulois n'est qu'un membre particulier. La tendance actuelle est donc d'utiliser de préférence ce nom de Celtes, surtout pour la période ancienne, à l'exception des cas précis où l'usage de l'un des autres est parfaitement justifié.»

Venceslas KRUTA

## CHRISTIANISME ET/OU PAGANISME?

Louis DOLL

On oppose généralement le système de pensée issu de la Bible et des Évangiles, mis en forme et propagé par l'institution ecclésiastique dans l'ensemble de l'Europe, et diverses formes d'accomplissement religieux regroupés sous le terme générique de «Paganisme». Les religions païennes étaient dans l'Empire romain le fait des *Gentiles*, et Tertullien dans son *De Idolatria* oppose les Chrétiens aux *Nationes*, ensembles distincts des communautés encore en marge de l'*Ecclesia*. Avec les conséquences logiques de la «mission visible» de la Pentecôte, le clergé chrétien a découvert de nouvelles formes de «paganisme» qu'il a prises en compte de diverses manières, de la conversion sanglante (Indes occidentales) à l'intégration dans une pastorale adaptée (théologies africaines). L'Église, dont les fidèles sont aujourd'hui en majorité des extra-européens, doit adapter son corpus doctrinal à des univers nouveaux, fort éloignés du type éprouvé de l'incroyant.

Pour ce qui nous occupe, nous appelons *paganisme* l'ensemble des attitudes socio-religieuses - on aurait du mal à dissocier ces deux domaines de l'activité humaine propres aux peuples de l'Europe pré-chrétienne, et généralement issues du fond commun indo-européen. (Le n.2 de DIASPAD donne une brève esquisse du «système» religieux des Celtes anciens, cependant que l'enquête philologique de Kadvan éclaire les notions fondamentales de pensée «païenne» de nos ancêtres, perpétuée par nos langues modernes.)

Cette précision donnée, interrogeons-nous un moment sur les rapports, à l'évidence complexes, qu'entretiennent «christianisme» et «paganisme» dans la vie de nos peuples, et ce qu'ils représentent dans notre propre vision-du-monde.

On peut considérer d'abord l'apparition du christianisme à l'apogée du monde romain comme une sorte d'«accident historique», qui a en quelque sorte brouillé les pistes de nos héritages et bouleversé radicalement nos valeurs premières. *Le conflit du Christianisme et de la civilisation antique* du Pr. Louis Rougier (Editions Copernic) aide utilement à comprendre ce que fut cet affrontement.

### LA RELIGIOSITÉ DE L'EUROPE DANS LA RELIGION CATHOLIQUE

L'introduction par le christianisme d'un «arrière-monde» contempteur du monde *réel* a dévalorisé, *désarticulé*, nos sociétés antiques au moment même où elles auraient eu besoin d'un «appel de puissance» supplémentaire pour faire face aux crises de tous ordres qui les menaçaient. La religion chrétienne, il faut bien le dire, a exalté l'individu au détriment de sa communauté, privilégiant la quête du salut individuel, négligeant le service des communautés. Individualisant les hommes en les sortant de leurs groupes, en rompant les liens qui les unissaient, elle leur a proposé une *égalité métaphysique* incompatible avec les attachements terrestres. Que deviennent alors le clan, la lignée ? Pourtant ce christianisme «primitif» des extrêmes ne s'est jamais totalement établi dans notre psychisme et dans nos mœurs. Le catholicisme romain n'est en fait qu'un long travail de synthèse entre une psyché païenne traditionnelle et le discours évangélique, qui ne s'impose vraiment qu'avec la Contre Réforme et les prémices du rationalisme des Lumières. Ce n'est que par les campagnes de terrorisme pédagogique des Maunoir, Grignon de Montfort et Le Nobletz que les populations bretonnes ont été «alignées» sur les normes de la piété officielle.

Les historiens admettent depuis peu que les créations les plus importantes de la culture et de la civilisation européenne ne se sont pas réalisées grâce au christianisme mais *malgré* lui. L'ascension des arts, des sciences, du droit, de l'urbanisme, du politique, de la musique, la volonté faustienne, l'élan bâtisseur des cathédrales, furent bien une nouvelle résurgence de la mentalité collective de l'ancienne Europe. C'est de cette superficialité du christianisme européen que se désolent bien des Chrétiens d'aujourd'hui. Souvent «laïques» ou soi-disant «révolutionnaires», en tout cas profondément attentifs aux «maux du Siècle», ils estiment que le mariage de l'héritage européen et de la doctrine paulinienne fut une *ambiguïté* des plus malencontreuses. C'est pourquoi un «retour aux sources» de la religion chrétienne, comparable à celui du Protestantisme, doit logiquement déboucher sur un refus de nos patrimoines culturels celtiques, grecs ou germaniques.

Cela chagrinerait sans doute beaucoup de catholiques sincères, attachés à tout ce qui, chez nous, rattache la religion à nos traditions nationales. Qui peut nier que le culte de nos «saints nationaux» relève d'un véritable polythéisme, solidement enraciné dans notre histoire ? que les cérémonies de l'Église reprennent des formes culturelles antérieures au christianisme ? Cette veine populaire et humaine du christianisme breton est profondément respectable et nous ne saurions la renier. Il y aurait là un réductionnisme que nous refusons chez nous comme chez les autres. Saluât ar Foll, l'ancien séminariste des bois de Lesneven, couché à même la terre, un lys lui sort de la bouche - miracle ! - et le peuple de Bretagne donne le Folgoët à son Dieu en signe de reconnaissance. Cette religion-là, ce n'est pas le dogme ennemi de ce monde, la doctrine universaliste détachée des réalités. C'est la religiosité de l'Europe vivante, dans les cœurs et dans les corps. Nous ne la renierons jamais. Mais l'union séculaire du christianisme officiel, dogmatique et a-national, et de la spiritualité européenne est en train de se défaire. Le message de l'Église est aujourd'hui, comme aux premiers temps des Apôtres, un millénarisme mondialiste aux accents misérabilistes. Il n'y a plus rien à dire au peuple breton.

Contrairement à ce que de bons esprits voudraient faire croire, nous n'avons pas besoin d'être «anti-chrétiens», ou «anti-catholiques», encore moins irréligieux, nous prétendons que les temps sont venus pour un *nouvel enchantement du monde*, pour une nouvelle forme de lien communautaire, de *re-ligio*. En ce sens, nous sommes des «post-chrétiens», libres d'assumer la totalité de l'héritage spirituel de notre peuple, tant les moines-fondateurs du VI<sup>e</sup> siècle que les recteurs bretonnants du XIX<sup>e</sup>, tant la doctrine des Druides que l'interrogation d'un Renan ou le paganisme d'un Marchal, quitte à choisir dans ce patrimoine la part la plus conforme à nos espoirs et aux exigences du vingt-et-unième siècle, celui de la renaissance de nos communautés.

Louis DOLL



Ce qui a été, c'est, je le répète, que la moitié de l'Europe, au moins, entre 400 et 150 avant notre ère, a parlé le gaulois. C'est, ensuite, que le gaulois se rattache étroitement à la forme la plus ancienne de l'unité linguistique de l'Europe. (...) Connaître le gaulois, c'est donc se rapprocher davantage de la connaissance des origines européennes, de la solution de ce problème qui est le plus passionnant peut-être de l'histoire de l'humanité. Si cela m'était permis ici, je montrerais que cette idée, que cette hypothèse, à laquelle peut-être certains linguistes feraient des objections, trouve sa confirmation, non pas seulement dans des faits linguistiques mais dans des faits archéologiques de tout ordre : institutions, religions, manières de combattre et de gouverner. J'aperçois à chaque instant, dans le monde celtique avant notre ère, des vestiges qui me rappellent la plus ancienne Italie et des vestiges qui me font songer à l'Indo-Européen primitif. Je ne dis pas que le Gaulois soit pareil à ce dernier, loin de là. Mais entre tous les hommes du passé, il est encore celui qui diffère le moins du grand aïeul, ancêtre et fondateur des âmes souveraines de l'humanité.

C. JULIAN

## CONTRE LE SECTARISME ETHNIQUE BATIR L'EUROPE DES CULTURES

Yann-Ber TILLENON

Il y a quelques semaines je faisais remarquer à une relation d'origine corse la singulière originalité de sa communauté insulaire. Le peuple corse est l'un des rares en Europe à résister - plus ou moins consciemment - au « modèle occidental », malgré les tentatives d'intégration à l'Hexagone, et les attaques répétées du tourisme moderne. J'insistai particulièrement sur le maintien d'un certain nombre de traditions, de valeurs à mes yeux typiquement européennes : une éthique de l'honneur, le respect de la parole donnée, l'engagement sans retour pour une cause supra-individuelle, le sens du clan et de la lignée, tout ce qui s'oppose violemment aux contre-valeurs du monde bourgeois, de l'individu sans qualité.

La réponse ne se fit pas attendre, brève et non dépourvue d'une certaine irritation : « Les Corses, ce ne sont pas des Européens, ce ne sont que des méditerranéens, plus ou moins mâtinés d'Arabes. Je n'ai rien à voir avec eux ! »

Ce genre de réflexe raciste est assez courant parmi les Européens du nord. Les Français en sont coutumiers, les Bretons leur emboîtent le pas. Nous constatons même que plus forte est l'intégration au monde occidental américanomorpe, plus forte est le mépris des cultures enracinées, en particulier des cultures méditerranéennes.

Cela mérite réflexion.

En ce qui nous concerne, tenants de l'*internationale des peuples-de-culture*, nous reconnaissons avec la linguistique, la sociologie et l'anthropologie, que les fondements de notre existence culturelle d'Européens remontent au « fait indo-européen », origine historique de notre personnalité. Celtes, Germains, Latins, Hellènes, Baltes, Slaves, nous sommes tous issus du même peuple préhistorique descendu des régions circumpolaires de notre continent pour féconder les cultures de la « vieille Europe » pré-néolithique. Cette diversité dans l'homogénéité, ces migrations millénaires vers les plaines fertiles et les îles fortunées, ont donné à nos peuples des langues homologues, un trésor qui va de l'Edda aux légendes irlandaises, d'Homère à l'Énéide, une même conception du droit et de l'histoire, une même sensibilité musicale et morale, une *mentalité* spécifique. Car tous les peuples d'Europe, fait exceptionnel dans l'histoire des grands espaces géographiques, ont les mêmes racines culturelles et linguistiques. Les nuances, les dissemblances, les heurts qui émaillent leur histoire, ne sont que l'expression d'une énergie unique, d'une gigantesque tension harmonique. Zeus ou Wotan, Lug ou Apollon, Medb ou Athéna, les valeurs de références sont identiques et les structures théologiques se recouvrent. Notre richesse, c'est notre diversité véritablement *polyphonique*, sauvée de l'uniformité qui nous entoure et nous menace. Au cœur de notre héritage commun chante notre polythéisme, garant de notre incommensurabilité. C'est lui qui fait que l'on est européen et grec, européen et allemand, ou tchèque, ou polonais, ou breton... sans que jamais notre appartenance au même Empire contrarie notre enracinement local. Nous sommes tous d'une même famille culturelle.

Le racisme « intra-culturel » de notre ami, son reniement de ses propres origines, trahissent une véritable *domestication* : il voit le monde, et il se voit lui-même, avec les yeux de l'Occident, ce qui le pousse à traiter par le mépris, ou du moins avec la condescendance du missionnaire, les régions les moins occidentalisées de notre continent, les moins « développées ». Ce n'est pas un hasard si des pays comme la Corse, la Grèce, l'Espagne, la Yougoslavie, la Sicile, etc... sont la proie économique, politique, militaire, touristique, de l'occidentalisme américanomane. Une « zone touristique », c'est ce qui est, étymologiquement, « autour » : c'est une périphérie, donc un moins-être, un lieu non parvenu à l'existence véritable. C'est le « cercle extérieur » où se réfugient péle-mêle les pauvres, les sous-capables et les simples d'esprit. C'est la Réserve. Les zones les plus pauvres de la Méditerranée n'attirent pas seulement à cause de leur climat : elles restent à *normaliser* humainement, elles restent à *civiliser*, ce qui signifie dans la langue de l'Occident qu'elles doivent être *déculturées* puis intégrées.

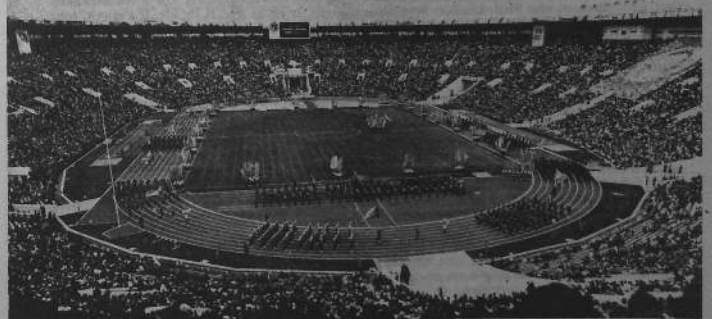
Par leurs structures mentales et communautaires, ces pays restent parmi les plus authentiquement européens de notre continent. Voilà qui fera sans doute sourire les Occidentaux évolués, habitués à considérer comme des personnes dignes de respect les fantoches à walkman et patins à roulettes qui sont la nouvelle faune de nos quartiers. Le mépris de l'« Européen moyen », devenu l'« occidental-type », pour les peuples du sud est de même nature que celui dont ont souffert les Bretons du siècle dernier.

Que les Grecs, les Corses, les Espagnols, aient été occupés par les Arabes, les Turcs ou autres, peu nous importe ! Quand bien même ces peuples devraient à l'Orient une partie de leur valeur, nous les préférons de loin aux sous-produits du monde occidental dont la société française nous donne quotidiennement, par tous les sentiments de ses médias, le spectacle dégradant.

Nous préférons toujours une culture authentique à une sous-culture de masse abrutissante. Nous préférons toujours une musique de haute culture, comme peut l'être la musique arabe, née des traditions et des expériences intérieures d'un peuple authentique, à la misérable rythmique internationale qui domine aujourd'hui sur nos ondes, reproduisant à l'intention des nouveaux esclaves salariés la mécanique des machines et les clameurs du grand marché.

On dira que ces pays sont « arriérés, archaïques, sous-développés ». Illusion progressiste pas morte ! On veut dire en fait que ces pays ne sont pas encore occidentalisés, qu'ils n'appartiennent pas au « club des nantis », qu'ils sont des Européens de seconde zone. Cela est intolérable ! Diviser l'Europe sur des critères occidentaux, c'est lutter contre son unité, c'est refuser de voir où est sa spécificité, ce qui la constitue. C'est refuser le patrimoine culturel et éthique qui fut celui de tous nos peuples jusqu'au siècle dernier. C'est trahir son peuple en méprisant ceux qui, mieux que lui, ont sauvé leur âme. Il nous appartient, en tant que Bretons sûrs de notre culture, d'assumer l'ensemble de la tradition européenne, de la transcender, et de la préparer aux défis du futur. La légende rapporte qu'à Delphes, au sanctuaire d'Apollon, les Hyperboréens faisaient parvenir des plus lointaines contrées du Nord des offrandes sacrées. Sachons, nous aussi, payer notre tribut aux terres du grand Midi.

Yann-Ber TILLENON



« Il y a eu un empire celtique, non pas politique mais linguistique, religieux, artistique, non pas historique puisque, des événements qui ont jalonné sa longue existence, nous ne savons que des bribes insignifiantes, mais néanmoins très tangibles puisque nous avons suffisamment de preuves de sa réalité légendaire. La première est le Calicium d'Ambigatus dépeint par Tite-Live qui relate la fondation de Milan (Mediolanum) en Gaule cisalpine et, par la rancontre d'un mythe celtique et d'un historien romain, commence à situer la position des Celtes par rapport à l'histoire. »

Ch. J. GUYONVARCH

## CONTRE LA DESESPERANCE TOUT CONTRE

Rival FERRY

Cela se passait au siècle dernier. En écho aux canuts de Lyon, les tisserands silésiens clamaient, par la bouche d'Heinrich Heine : «*Alt Deutschland, wir weben dein Leichentuch*».

Plus près de nous, en décembre 1983 : le sommet européen clame bien haut son échec. L'Europe, elle, atteint les sommets de l'absurde : pour faire l'Europe tout court, pensaient les économistes, le plus simple était de commencer par faire l'Europe économique. N'oublions pas que l'unité allemande commença par le Zollverein...

Eh bien, l'Europe des marchands s'écroule. En lieu et place du fameux «esprit communautaire» se font entendre les sons discordants des nationalismes d'Etats : Alors que les jeunes citoyens de la République Fédérale, par l'intermédiaire d'un baba-coolisme plutôt démodé, se découvrent allemands, alors que la frileuse Angleterre se regroupe autour de son premier ministre en acier trempé, la droite nationaliste la plus bête du monde connaît les joies d'un certain succès en France.

On peut se désoler de cette situation. Maudire bien haut la crise économique, l'inconsistance de nos dirigeants, l'impérialisme américain qui divise pour mieux régner. Oui, surtout l'impérialisme américain. Impérialisme économique qui, avec l'étalon-dollar, nous impose un ordre décidé en 1945, à Bretton Woods. Impérialisme militaire qui transforme nos proches voisins en rampes de lancement pour «Pershing» et autres «Cruise». Impérialisme culturel enfin, qui fait des européens des adorateurs d'E.T. et des «fast-eaters» de hamburgers. Ouh, les méchants américains! Pas beau le «Star & stripes», pas beau le Dollar, pas beaux les fast-food, pas beau Steven Spielberg. On se tournera alors tout naturellement vers l'Est. L'union Soviétique n'aurait de rouge que la façade. Il s'agirait, tout bien réfléchi, d'un empire continental à dominante européenne, doté d'une volonté de puissance que l'américanisation n'aurait pu altérer. Comme les premiers chrétiens dans la Rome décadente, les désespérés de l'Europe n'auraient plus qu'à attendre les Barbares rédempteurs, qui viendront laver l'Europe de ses souillures.

Or, nous qui sommes des «post-chrétiens», nous ne croyons pas à une quelconque rédemption venue de l'Est, encore moins à un quelconque «péché» européen. Nous ne nous désolons pas de l'échec européen. Notre Europe à nous se bâtera d'autant plus vite que l'autre se sera écroulée, non pas sous les coups de boutoir de l'Armée rouge, mais par l'émergence de ses intérêts contradictoires. Il y a tout lieu de se réjouir de cet effondrement, car il est révélateur de nos faiblesses. La crise économique n'aura été qu'un accélérateur, la protection/domination d'outre-Atlantique une conséquence de ces faiblesses.

Soyons réalistes : comment une «communauté» européenne pouvait-elle se bâtir à partir d'Etats-Nations européens tels qu'ils se présentaient en 1958, tels qu'ils se présentent encore en 1984? L'Allemagne fédérale n'est que le résultat d'une dissection de la nation allemande, la nation française un mythe comme l'ont bien montré plusieurs historiens, la Grande-Bretagne une «pousière d'empire». Comment aurait-on pu construire une unité plurinationale économique à fortiori politique, à partir de ces caricatures de nations? Hypocrisie politique et gouffre financier, la «communauté» européenne n'est — n'était — qu'un pâle reflet de nos plus beaux rêves.

Notre Europe sera celle des véritables entités ethniques qui, on le sait, n'ont que faire des actuelles frontières. Notre Europe sera celle des individus véritablement libres qui savent qu'une décadence n'est que le signe et la condition d'une renaissance. Soyons contre la désespérance, car on ne peut désespérer d'une Europe qui n'avait de communautaire que le nom. Tout contre, car le désespoir engendre la révolte.

Souvenons-nous de l'an de grâce 1976 : Quelques «kids», face au chômage et à l'effondrement du monde de leurs aînés, hurlaient : «*No future in England's dreamin'*». Le mouvement punk,

atteignant le fond de la décadence musicale, puis s'éteignant dans sa propre dérision, allait par la suite donner naissance à un rock véritablement européen, de Londres à Madrid et de Nantes à Berlin.

De même que la «new wave» européenne a commencé avec les concerts/émeutes des punks londoniens, nous construirons l'Europe des peuples sur les ruines des illusions de l'«Europe des Dix». Ne nous soucions pas d'être contre Hollywood et/ou avec «*L'Empire néo-colonial russe*» (Pierre Gripari). Redevenons plutôt ces canuts lyonnais ou ces tisserands silésiens : «*Nous tisserons le linceuil du Vieux Monde, Et l'on entend déjà la révolte qui grandit*».

Rival FERRY

### Les dieux sont tombés sur les roues



Elle est magnifique, la Jaguar, et sa seule exposition photographique, en noir et blanc, chromes éblouissants, suffit à faire rêver. Aucune présence humaine : la voiture est trop sublime pour que son expression supporte un certain personnage figurant les happy few à qui cette bête de luxe est réservée. Mieux vaut rester dans les limbes olympiennes où elle flotte. Par contre, on aurait peut-être pu se passer de la philosophie de pacotille qui

LIBERATION 3 JOURNAL DU 17 AVRIL 1982

#### LA GAULE INVENTÉE, OUBLIÉE, RÉINVENTÉE

Pour Diodore de Sicile, le Rhin séparaient les Celtes des Galates et, pour Dion Cassius, les Galates des Germains. Personne n'était très fixe. César était un esprit méthodique, il attribua à la Gaule des limites précises pour donner un cadre à ses ambitions, car des «Gallias» il y en avait deux, la Cisalpine, entre les Alpes et les Apennins, que les Romains avaient occupées en premier, et la Transalpine, dont ils avaient ensuite colonisé la partie méridionale, baptisée du nom de Provincia. César n'ignora pas que les peuples gaulois n'atteignaient pas les Pyrénées et se regardaient beaucoup plus à l'est du Jura, comme les Hébreux, et au-delà des Alpes, comme les Vindoboniens, qu'ils s'occupaient par la suite, pour former la Rhénie, soit de grande Silesie orientale qui allait de Trentin actuellement italien à la Bavière. La Celtie était par ailleurs si peu délimitée par la Manche, que le Romain dut la traverser et dominer l'île de (Grande) Bretagne pour assurer la conquête de la Gaule. Le Rhin lui inspira si peu confiance comme frontière, qu'il la franchit pour nettoyer la rive droite.

Ensuite, d'Auguste à Marc-Aurèle, le Rhin, dans son cours moyen et inférieur, est débordé par les Germains et n'est plus que symboliquement tenu par 13 fortresses. Le vrai barrière, ce sont les tribus trogyes et barbares, en territoire dit gaulois, qui ont été élevés à la dignité de fédérés.

Depuis Vespasien, pour être sûr, la frontière de l'Empire traverse le Rhin à Andernach, mais le cours de la Lahn, puis celui de Meuse, pour rejoindre le Danube à Rinting. C'est la frontière sérieuse, elle compte 63 fortresses. Entre cette limite militaire et le Rhin, et au nord de la Rhénie, plus de 25 positions fortifiées forment une seconde ligne de défense. Puis en avant du Rhin, encore une demi-douzaine de fortifications de soutien. C'est montré à quel point les empereurs romains, d'Auguste et Tibère jusqu'à Domitien et Antonin, pendant deux siècles, considéraient peu le Rhin comme la frontière naturelle de la Gaule.

Les ducs d'Aquitaine, dans le haut Moyen Âge, qui résidaient à Poitiers, se considéraient toujours comme les successeurs légitimes des autorités romaines de la même entité administrative, tandis que personne ne mentionnait plus la Gaule. Le nom était tombé en désuétude, il restait dans quelques noms de lieux, sous la forme corrompue de *la galle*.

Ce sont aussi les humanistes qui, à partir de la Renaissance, ont exhumé le mot et la notion pour légitimer les visées expansionnistes des Capétiens. L'idée obsessionnelle de Richelieu était de «maître partout la France où était la Gaule».

Ainsi l'idée romaine, désuète plus exactement, non point l'idée celtique, la Gaule allait devenir une idée française.

Cher MORDRELL, Histoire véritable de l'unité française—Famor, Genève 1982—

## POUR UNE NOUVELLE MODERNITE

### Contre « l'américan way of death »

Andren GODHARI

Nous vivons immergés dans une culture de masse. Cette culture a ses mœurs, ses modèles et ses buts. C'est une sorte de néo-primitivisme à vocation mondiale dont le centre de diffusion par excellence se trouve aux USA. L'« américanisme » nous est un terme commode pour désigner la *décuturation occidentale* véhiculée par eux. Les Etats-Unis possèdent en effet une capacité sans limites à exporter leurs contre-valeurs. Particulièrement frappantes à cet égard sont la domination linguistique anglo-américaine, la diffusion homogénéisante des modes vestimentaires, culinaires, esthétiques, la soumission des élites aux critères de l'ordre marchand, bref la promotion d'un certain style dont l'importance va croissant d'un point à l'autre de la planète.

Aujourd'hui l'Amérique est la référence obligée de l'ensemble de notre système idéologique. La droite libérale a trouvé son messie en Reagan, et les champions du dolorisme contemporain célèbrent tous les jours le culte de l'homme abstrait, celui des Droits universels et du Grand Marché. Mais que cache au fond l'impérialisme culturel américain en Europe, en Afrique, ou en Asie? Il est le produit d'une idéologie bien précise, qui anime ses promoteurs et leurs collabos. Celle du mondialisme économique, de la référence-dollar, de la destruction des peuples-de-culture au profit du melting-pot occidental, l'idéologie de l'indifférenciation croissante des masses anonymes : l'American way of Death.

Nous, Bretons, Européens, nous opposons au pseudo-modernisme américano-occidental qui est en fait une régression dans l'indifférencié et le non-signifiant, une conception faustienne de la modernité, celle qui prend en compte un passé culturel et sans cesse *réactualise* notre héritage.

Dans notre conception le passé n'est pas dévalué au profit d'un immédiat sécurisant mais il inspire un futurisme volontariste, tragique, démiurgique. Comme nous refusons le « sens de l'Histoire » qui nous mènerait d'un paradis primitif à une « société sans classes » pour retraités du parti unique, nous refusons l'avenir de la mégalopolis ussique, son culte de l'apparence et de la marchandise, son absence de mythes communautaires, sa religion de l'individu-atomisé, nous refusons l'aliénation *infra-culturelle américaine* et, plus encore, ce qui, en nous et chez nous, en facilite l'acclimatation, en admet la dictature, en accepte les préjugés.

Les mœurs américaines sont en train de tuer les peuples qui les adoptent, et singulièrement les peuples d'Europe. Elles sont la marque pathologique de la décadence de nos cultures. Qui les accepte perd son âme et trahit son peuple.

Il n'est guère difficile de trouver des exemples de cet effondrement culturel de l'Europe. L'industrie cinématographique européenne a connu de grandes heures avant l'invasion du film américain. En dépit de quelques belles réussites il devient évident que la production destinée à l'Europe véhicule toutes les contre-valeurs du système américain : catastrophisme, cosmopolitisme, hypertrophie de la conscience morale et débilite de l'intelligence, culte du fric, clichés de la bonne conscience égalitaire, tout y passe. Le cinéma européen — le cinéma français fut livré aux USA par les accords Blum de 1945 sur les quotas de distribution — reproduit ce système de pensée : les grands acteurs disparaissent peu à peu et un cinéma qui devrait être national parce que culturel n'est plus qu'une mauvaise imitation des productions d'outre-Atlantique. Le public s'en détourne d'ailleurs souvent au profit des produits américains qui sont devenus son critère d'évaluation.

Même phénomène pour ce qui est de l'habillement : Le goût traditionnel est délaissé au profit des modes imposées par le marché, mode primitives et uniformes, qui ne sont le plus souvent que la dégénérescence de formes européennes plus anciennes.

Il fut un temps où la France était enviée pour son goût, on dirait que cela est passé, et que le bon goût des Amériques l'a conquise à son tour. Cela nous vaut de progressistes Tee-shirts et le jean,

qui est l'uniforme du néo-civilisé (mettre un milliard de Chinois en jeans, rêve de super-manager...). Mais, dites un peu, le « chapeau de cow-boy », ça ne vous rappelle pas certain couvre-chef bas-breton ?...

La démarche est aussi affectée par les modes culturelles d'outre océan. Il fut un temps où elle se devait de refléter la fierté; la « tenue » était alors, bien plus que ce que l'on portait, ce qui vous « tenait ». Il semble qu'aujourd'hui la mode est au simiesque, au relâché, à l'informel. C'est vraiment l'époque du « singe nu ». Gageons qu'à la prochaine new wave nous marcherons à quatre pattes.

Cette disparition du style jusque dans les détails les plus simples de l'existence — qui sont toujours les plus révélateurs — affecte aujourd'hui les caractères, le *ménos*, de nos sociétés européennes. Aristocratie et noblesse étaient plus que des mots : des appels à incarner certaines attitudes. Elles ne signifient plus rien aujourd'hui, pour des élites devenues castes bourgeoises et un peuple devenu troupeau. Nous sommes à l'âge des fausses noblesses, des Giscard dit d'Estaing. On demande un Molière pour écrire le « Bourgeois prolétaire ».

Quand à la religion, cette forme romaine où l'Europe avait mis sa marque, non sans la plus délicate des ostentations, qu'en reste-t-il? La honte d'aller à l'église, de prier, de faire l'aumône, d'afficher sa foi, L'Eglise est bien morte!... Elle n'est même plus sûre d'elle-même ni dominatrice! Elle fut romaine, il lui reste d'être (néo) chrétienne. On voit qu'il y a là une nuance.

Allons, nous n'avons rien à gagner à imiter servilement Brooklyn et Manhattan. Nous avons en revanche tout à sauver en luttant contre l'américan way of death, son style et ses mots-d'ordre. Pour que vive l'Europe des peuples, il faut d'abord en finir avec l'occident.

Andren GODHARI



LE CELTISME A VENIR.

Hier, les Celtes bâtissaient des cathédrales. En cette fin de XXème siècle et d'époque moderne, dans une Europe dominée par la psychologie technocratique, peut revenir la joie d'un « celtisme tragique ». Une nouvelle manière de la volonté-de-puissance des Européens, comme des Bretons est possible. Elle doit donner naissance à un XXIème siècle qui sera celui d'une nouvelle modernité, d'une renaissance de nos peuples par la combinaison de leur conscience historique, de leur élan vital, et de la technique moderne. Et se choisissent un destin en reprenant conscience de leur lignée, en se réappropriant leur héritage. Notre mémoire nous inspire un futurisme constant et nous sert de posture réactive pour affronter l'événuel et nous rendre créateur de nous-mêmes dans l'histoire, c'est à dire désormais.



# DOSSIER

## LES PEUPLES DE L'UNION SOVIÉTIQUE.

origines, situations, destins

SUITE

Philippe JOUET

### d) La situation historique:

Les conséquences de la démographie sont donc très graves pour le rapport entre la Russie d'Europe d'une part et le monde musulman de l'autre. Mais la modernisation et l'urbanisation de l'Union n'entraînent-elles pas malgré tout une russification des peuples ? Comme l'écrit V. Peveredentsev: « Il est clair qu'étant donné la grande mobilité de la population et la rapide urbanisation, il faut que les hommes de diverses nationalités qui travaillent ensemble aient un moyen de communication, cet instrument est devenu la langue russe dont la terminologie est riche et qui est bien adaptée à plusieurs fonctions. »

Le russe est certes nécessaire pour occuper des fonctions très qualifiées dans un grand nombre de Républiques. Il semble indispensable pour faire carrière. La russification n'en résulte pas moins aujourd'hui d'une oppression nationale et d'une volonté idéologique évidente. Contre l'opinion de Krouchtchev, qui pensait que les mesures mises en place pour favoriser le « melting-pot » soviétique porteraient rapidement leurs fruits, on constate aujourd'hui très peu d'assimilation réelles. Ce qui est vrai, c'est qu'un bilinguisme potentiel se développe et que les petites nations privées de structure étatique se russifient plus vite que les grandes (Allemands en 1959: 75% - en 1970: 66,8%, ce qui reste remarquable). La situation n'est pas uniforme et présente de grandes disparités, dont les raisons sont parfois bien difficiles à cerner.

On note en Biélorussie un recul de la langue maternelle au profit du russe. Le même phénomène se produit en Ukraine, mais plus lentement, le russe progressant comme deuxième langue. Il est d'autre part certains que des nouveaux-venus russes peuvent devenir bilingues dans une région non russophone. Hors des régions slaves, le russe est très peu utilisé au Caucase. Les résultats du dernier recensement ont montré une nette consolidation des langues nationales du Caucase et du Turkestan (déclarées comme premières langues) aux dépens du russe, phénomène qui est certainement lié à la montée d'élites nationales qui acceptent le russe comme moyen de connaissance et de formation mais le refusent comme langue nationale et maternelle, et qui visent tout simplement à pouvoir s'en passer un jour. On retrouve, transposé sur le plan linguistique, le malentendu fondateur du fédéralisme soviétique. Moscou propose l'autonomie et le russe pour mieux assimiler les peuples. Les peuples acceptent l'autonomie et se résignent au russe en rêvant d'émancipation nationale.

La frontière est ici entre langue de culture (géorgien, langues baltes, etc...) et langues artificielles ou manquant de profondeur historique.

Dans l'éducation, le choix est laissé aux parents, le gouvernement espérant bien sûr l'adoption du russe par facilité, désir de promotion sociale, et s'efforçant de faire pression sur les parents pour les y amener. Mais là aussi les variations sont très fortes. L'Université estonienne de Tartu forme d'excellents spécialistes en langues estonienne. La durée des cursus scolaires varie considérablement d'une nation à une autre. En Ukraine et Biélorussie, le russe l'emporte dans l'enseignement supé-

rieur et dans les cursus longs. Pays Baltes, Géorgie, Arménie, ont un cursus national complet, études supérieures comprises. En Russie centrale, seuls Tatars et Bachkirs ont un cursus de 10 ans. Les petits districts, surtout lorsqu'ils dépendent de la république de Russie, s'assimilent et il arrive que la langue locale ne soit plus utilisée qu'à l'école élémentaire. Cela est particulièrement sensible pour les peuples du Nord.

On note, parallèlement à cet assaut du russe dans l'enseignement, une certaine dérussification des grandes langues de l'Union, toute récente, et une volonté d'exploiter leurs propres ressources lexicales pour forger les indispensables néologismes. Face à la russification linguistique, les responsables pédagogiques des républiques semblent divisés, parfois hostiles. Lors d'un congrès organisé sur ce thème, le public ne fit-il pas preuve, aux dires du commentateur officiel, d'une « humeur immature peu saine » ? Il y a une opposition. Les « directives de Tachkent », relatives à la nécessité d'accroître la part du russe dans l'enseignement, formulées en 1975, prouvent surtout le souci des autorités de détacher par tous les moyens les peuples de leurs spécificités culturelles. A très long terme, une telle politique peut réussir, mais ce serait compter sans les élites nationales et les volontés populaires.

C'est surtout à propos des langues qu'apparaît l'importance fondamentale du fait national, et l'incapacité du régime soviétique, pour des raisons idéologiques évidentes, à le prendre en compte autrement que d'une façon négative. H. Carrère d'Encausse écrit (op. cit. pp. 191-192): « La ligne de séparation (entre russifiés et non-russifiés) n'est ni politique ni même sociologique. L'urbanisation n'est pas automatiquement cause d'assimilation linguistique. (...) L'assimilation linguistique obéit moins à des facteurs externes - environnement, statut, urbanisation - qu'à une donnée fondamentale, l'existence, l'épaisseur historique et culturelle des groupes ethniques. (...) La différence dans les comportements linguistiques des nations soviétiques témoigne des résultats contradictoires de la politique adoptée dans ce domaine (i.e l'enseignement de ces langues et du russe). Sans aucun doute, elle conduit à l'assimilation acceptée d'un certain nombre de groupes qui, n'étant pas forcés à se russifier, y viennent d'eux-mêmes par commodité, mais surtout parce qu'ils n'ont pas un patrimoine historico-culturel à défendre et pour les défendre. Ce patrimoine peut d'ailleurs très bien être culture non écrite. La « modernité » d'une culture n'est nullement le garant de sa résistance à l'assimilation. Des peuples dispersés comme les Tatars résistent par ailleurs beaucoup mieux que des nations beaucoup plus grandes et regroupées. La situation actuelle d'oppression nationale en URSS apparaît donc comme une épreuve dont ne sortiraient indemmes que les peuples ayant un haut degré de conscience d'eux-mêmes, de leur personnalité essentielle et la volonté de refuser l'internationalisation russophone.

### e) Les résistances nationales:

Notre propos n'est pas de faire l'historique des diverses manifestations de nationalisme, résistance armée, sabotages, pétitions, demandes de départ, qui parviennent jusqu'en Occident, mais de relever certains cas récents et significatifs qui prouvent la crise de l'intégration.

On connaît l'acharnement des Tatars de Crimée à retourner sur leur ancien territoire. Le Général Gregorenko, qui avait pris leur défense, a encouru de lourdes sanctions. Les Allemands, quant à eux, mettent le gouvernement soviétique dans un embarras certain. Le motif officiel pour lequel on ne peut les autoriser à regagner la Volga est qu'ils sont indispensables en Asie centrale. Sans eux, l'économie de la région des terres vierges périrait. On comprend aussi que reconstituer une république ethnique au moment même où on exalte le « peuple soviétique » serait pour le pouvoir et les idéologues une preuve d'échec. Plus grave encore: de nombreux Allemands réclament le droit d'émigrer au nom de leur solidarité ethnique avec les Allemands de RFA. Il est extrêmement irritant pour le pouvoir qu'une nationalité qui depuis le 15<sup>e</sup> siècle n'avait jamais posé aucun problème à l'Etat russe se découvre, dans une société internationaliste, des solidarités ethniques vieilles de trois siècles! Les démarches et pétitions des Allemands sont pour l'instant bloquées.

Les réactions ont été vives au Caucase après la promulgation de la nouvelle constitution. D'amples manifestations ont eu lieu pour que le géorgien soit rétabli comme seule langue officielle de la république, ce que l'on avait omis de préciser. Le pouvoir a cédé. Il semble qu'en Géorgie certaines formes de relations économiques, plus ou moins liées à ce que le pouvoir désigne du terme de « corruption » soient une manifestation d'indépendance vis-à-vis des mœurs officielles de l'Union. Le désir d'échapper au mode de vie soviétique est difficilement séparable des autres attitudes « nationalistes » dans cette république où des purges successives n'ont pas fait disparaître un état d'esprit volontiers frondeur. La situation dans les pays baltes est connue. En Lituanie la défense de la religion catholique est autant une affaire de nationalisme que de foi, comme il en est en Pologne. Les pétitions pour la liberté religieuse sont communément signées par plusieurs milliers de person-

nes et l'organe clandestin «Chroniques de l'Eglise catholique de Lituanie» est devenu l'une des principales sources d'information sur la dissidence. De violentes émeutes se sont produites en Lituanie en 1972, à la suite de l'immolation par le feu d'un jeune étudiant, pour des raisons religieuses et nationales. Pendant trois jours les forces de police et la milice disputèrent la ville aux manifestants. Il semble que les persécutions religieuses ne fassent que renforcer la détermination des Lituanais. Le «rapprochement des nations grâce à la multinationalité», pour prendre l'expression officielle, a soulevé en Lettonie, sous Krouchtchev la résistance de E. Berkjavs, vice-président du Conseil des ministres de Lettonie, entraînant la majorité du secrétariat du P.C.L. à ses vues. Une purge générale s'ensuivit, et une dénationalisation accrue des dirigeants de la république. En 1971, le secrétariat du P.C. letton se présentait ainsi: -Premier secrétaire: Voss, Letton de Russie, ne parle pas letton en public. -Deuxième secrétaire: Beloukha, Ukrainien, letton ignoré. -Propagande: Drizoulis, Letton de Russie. -Affaires agraires: Verro, Estonien de Russie, letton ignoré. Affaires industrielles: Petersons, Letton de Russie, parlant à peine le letton. (source: Est et Ouest 1973, juillet, numéro 514).

C'est assez dire que la Lettonie est menacée d'être rétrogradée au rang de république autonome, encore que cette mesure ne soit même plus nécessaire: on conservera son statut pour la façade, et la structure sera multinationale et russophone.

Il est donc clair que la résistance, qui est souvent menée aujourd'hui au nom des accords d'Helsinki et des «droits de l'homme», cheval de Troie du monde occidental et caution morale de l'universalisme libéral (1), ne peut rien sans appui extérieur. Cet appui étant inexistant, la situation apparaît plutôt sombre pour les nationalités. On peut toutefois noter que le peuple russe en lui-même peut présenter les mêmes desirs de préserver ses caractères propres que les autres nations. Il n'est pas certain que le rôle intégrateur qu'on lui donne favorise chez les Russes ethniques la volonté internationaliste. Le phénomène de retour à certaines valeurs traditionnelles peut aussi bien jouer chez lui et empêcher sa dissolution dans une société ethniquement mêlée. Cette société, d'ailleurs, est-elle réellement en train de se construire? Perevedentsev écrit: «Un des moteurs des processus d'intégration sont les mariages mixtes qui deviennent de plus en plus nombreux. Ceci était rare dans l'ancienne Russie, car l'Eglise notamment s'y opposait, interdisait strictement les mariages avec des gens d'une autre religion.» Mais aujourd'hui tout a changé: «La jeunesse est pratiquement dépourvue de préjugés religieux. Là où la jeunesse constitue un fort pourcentage de la population et lorsque celle-ci est très variée du point de vue des nationalités, les mariages mixtes sont particulièrement fréquents. Ainsi dans la ville de Nabéréjné-Tchely qui grandit rapidement, un tiers des mariages sont mixtes; à Douchambé, la capitale de la république de Tadjikie, sur 55000 mariages contractés de 1946 à 1966, 22000, soit 40%, étaient mixtes. On peut même affirmer que le nombre des mariages croît impétueusement.»

Cet optimisme est pourtant sérieusement démenti par le détail de ces mariages mixtes. Les mariages concernent en général des ethnies très proches (Russes - Biélorusses - Ukrainiens, ou bien Turco-musulmans entre eux) et les nations les plus conscientes de leur identité sont malgré les brassages ethniques urbains capables d'une endogamie qui ne s'affaiblit pas: Endogamie: Kirghiz 95,4% Kazakhs 93,6%, Turkmènes 90,7%, Géorgiens 80,5%, Estoniens 78,8%, Lituanais 68,2%, Lettons 61,4%. En outre les mariages mixtes ne concernent pas forcément le groupe russe. Il est également connu que les femmes musulmanes ne sortent pas de leur groupe ethnique. Un exemple remarquable éclaire la réalité: Au Daghestan, région multinationale, la capitale Makhatchkala comptait en 1959 déjà 32% de nationaux et 51% de Russes. Or les mariages mixtes qui atteignaient 25,2% en 1958 atteignent 25% en 1968. Pas d'évolution. 50% de ces mariages ne concernent pas les Daghestanais. Un quart des mariages mixtes seulement concerne des Russes et des Daghestanais, principalement des femmes qui sont probablement elles-mêmes issues de mariages mixtes et ne sont plus intégrées à leur groupe. Quant aux mariages entre autochtones et femmes russes, ils finissent généralement par un divorce. Le mariage mixte entre la culture européenne slave et la culture musulmane du Caucase est donc un échec et n'est pas entré dans les mœurs d'une des régions les plus multinationales de l'Union.

#### A SUIVRE



(1) Le point a été dressé par M. STRAUSS dans son livre Nationale opposition in der U.R.S.S.

## POURQUOI ENSEIGNER LE MOYEN-BRETON ?

Goulven PENNAOD

Depuis le mois de mars 1984, KEL'CH MAKSEN WLEDIG, procure chaque samedi, dans les locaux de KERVREIZH, un cours de moyen-breton classique c'est-à-dire dans la langue du seizième siècle. Alors que l'enseignement de la langue moderne rencontre déjà tant de difficultés, on peut raisonnablement se demander quel est l'intérêt de telles conférences et s'il ne repose pas sur une vision passéiste ou figée, réactionnaire, du monde breton. Voyons de plus près les buts et méthodes du cours.

Le breton naïf actuel c'est-à-dire, non les normes littéraires, mais l'idiome qui est parlé spontanément par transmission orale naturelle est constituée de plusieurs dizaines de parlers locaux divergeant entre eux dans des proportions plus ou moins importantes en fonction, d'une part de l'éloignement géographique, d'autre part, de l'âge des locuteurs, mais accompagnés parfois de sortes de «microkoinés» dues aux centres de rencontre (foires, marchés, pardons). Traditionnellement, on pourrait presque dire, «par convention», on les regroupe en quatre (parfois cinq) dialectes correspondant aux limites des anciens évêchés de Léon, Cornouaille, Trégor, Vannetais et, éventuellement Goëlo (on omet le Nantais depuis la disparition du parler de Batz). C'est tout à fait artificiel, et il serait préférable de parler de trois grandes zones dialectales: celle de «galerne» (NW), celle de «suest» (SE), bien caractérisées, et une troisième, sorte de nébuleuse que, faute de mieux, on pourrait qualifier de «mitan» ou centrale. (C'est à dessin que l'on utilise des mots jadis en usage dans les parlers romans occidentaux).

Or, cette fragmentation est toute récente (à l'échelle de la vie d'un peuple): il n'y a guère plus de quatre siècles que l'on commence à percevoir des divergences pouvant entraîner une partielle incommunicabilité entre les locuteurs les plus éloignés de Galerne et de Suest. Aujourd'hui, c'est chose faite et le plus regrettable est que, par suite de facteurs historico-religieux (surabondance de prêtres en Léon), la langue littéraire majeure est fondée presque totalement sur les parlers de Galerne, tandis que le Suest le plus extrême fournit lui aussi une tradition littéraire. Ce problème ne se serait pas posé si des parlers du Mitan (celui de Carhaix par exemple) avaient été pris comme norme voici un siècle ou deux, mais il n'y a pas à revenir sur ce qui est accompli.

Lorsqu'il existe une transmission écrite d'une langue, il se crée presque toujours une sorte de consensus entre les écrivains, les poètes et les plus grands auteurs: c'est ainsi qu'à partir du 3<sup>e</sup> siècle se constitue la *koinè* grecque, sur fond ionien-attique aux dépens des parlers éoliens, dorien, nord-ouestiques et accado-cypristes. Ainsi même, Léon Fleuriot a-t-il pu constater la quasi uniformité des témoignages vieux-bretons (coexistant avec des parlers plus proprement vieux-gallois en Bretagne même) aux 9-10<sup>e</sup> s.

De même le moyen-breton classique (15-16<sup>e</sup> s.) a la particularité d'être une *koinè* littéraire presque uniforme: les variations qu'on y trouve sont essentiellement diachroniques (textes du 14-16<sup>e</sup> s. opposés à des transcriptions plus tardives) et non diatopiques («dialectales»), comme certains indices de variantes pré-cornouaillaises que l'on trouve, par exemple, dans *Guenolé* ou pré-léonardes dans les *Nouvelles*. Les formes qui se présentent à nous sont susceptibles d'expliquer, dans une proportion qu'on peut grossièrement évaluer à 90%, toutes les variations diatopiques modernes. Le premier intérêt d'une étude du moyen-breton est donc linguistique: il éclaire le breton moderne réel (c'est-à-dire parlé spontanément) dans la quasi totalité de ses réalisations divergentes d'aujourd'hui; il est, partant, la source indispensable d'une compréhension du breton en tant que langue d'un peuple et non collection de patois amorphes.

On a dit - et je l'ai même écrit, confiteur - que la littérature moyenne-bretonne était quasiment dépourvue d'intérêt littéraire: il y a beaucoup de vrai si on compare l'inspiration dévote et la facture clericale des textes aux sagas irlandaises, aux *chwalidou* et aux poèmes moyens-gallois, pour se limiter au domaine celtique, encore que la dévotion et l'édification puissent parfois trouver des accents d'une grande hauteur. Mais les textes classiques moyens-bretons se donnent le plus souvent sous une forme poétique et témoignent d'une poésie *vivante*. Les amateurs de folklore et de

«production populaire collective» (1) seront à jamais déçus s'ils en cherchent ici : cela a fait dire à Jean Gagnepain (qui ne savait pas encore, sans doute, «ce que parler veut dire») qu'il s'agissait d'un «argot de clercs» ; c'est faux, et Kenneth Jackson l'a bien montré, car ces œuvres d'édification n'avaient de sens que si elles étaient immédiatement entendues de tous. Mais cela n'empêchait pas la recherche de la beauté formelle. En effet, les Mestre Jehan an Archer Coz et ses contemporains anonymes étaient des maîtres en fait de versification. Celle-ci était fondée sur la mesure du vers et la rime finale, comme dans beaucoup d'autres langues de l'époque, mais aussi sur un système très élaboré de rimes internes que l'on retrouve très exactement dans un des procédés de la *cynganedd* (allitération vocalo-consonantique) galloise. Cela ne saurait être le fait du hasard et on a donc des motifs de penser que l'origine de cette «école» poétique remonte à l'époque où la communauté culturelle bretonne était encore bien vivante. Léon Fleuriot a donné de bonnes raisons de croire que, jusqu'au 10. s. environ les relations entre Bretons et Gallois étaient intimes, parce qu'il y avait encore intercompréhension entre les locuteurs des deux langues, ou plutôt, comme il aime à le dire, des «deux dialectes brittons», ainsi qu'en témoigne l'aventure du prince gallois Guidnerth, contraint à faire pénitence publique à Dol de Bretagne *quod ipse Guidnerth et Britones et archiepiscopus illius terrae essent unius linguae et unius nationis quamvis diuiderentur spatio... et tanto melius poterat renunciare scelus suum et indulgentiam requirere, cognito suo sermone, ce qu'on traduit (pour faire plaisir à M. M<sup>re</sup>) «car Guidnerth lui-même et les Bretons et l'archevêque de cette terre étaient de la même langue et de la même nation, bien qu'ils fussent séparés par la distance...» et il pouvait d'autant mieux proclamer son forfait et solliciter l'indulgence que sa langue était connue» (Cité par L.Fleuriot, DGVB 13). C'est donc, au plus tard au 10. s., et probablement deux ou trois siècles plus tôt (cf. la faveur des *Hisperica famina* en Bretagne) qu'il faut faire remonter les principes de cette poétique qui est une contribution non négligeable de la Bretagne à la technique littéraire : l'étude du moyen-breton est donc aussi un facteur de réappropriation de notre culture authentique, massacrée par Maunoir et ses Jésuites au 17. s.*

Le breton n'est pas plus une langue isolée (comme le basque) qu'une «langue mère» (comme le voulaient les celtomanes des 18.-19. s) ou une langue «plus ancienne que le français» (comme le soutient sérieusement le chauvinisme ignare local), mais le fruit de l'évolution normale du brittonique parlé au début de l'ère en Bretagne. L'étude du breton passe donc par la comparaison avec les autres langues brittoniques. Or, plus on remonte dans le temps, plus les formes se rapprochent (cf. ci-dessus l'histoire de Guidnerth) et faute du vieux-breton, d'accès plus difficile, le moyen-breton permet de nombreux rapprochements avec les formes anciennes du cornique et du gallois (la comparaison avec le gallois moderne est sans intérêt la plupart du temps, sinon pour montrer que les Gallois contemporains substituent des mots et des syntagmes anglais aux leurs propres comme les Bretons modernes empruntent sans mesure ni vergogne au français). Citer les vieux- et moyens-gallois et cornique, c'est donc un peu comme utiliser le latin pour éclairer le français : de même peut-on faire appel, dans la mesure où ses misérables restes nous le permettent, au celtique continental (gaulois, lépontique, celtibère) qui nous procure des formes flexionnelles antiques, mais surtout au vieil-irlandais : par cette comparaison et, dans une moindre mesure, par la méthode de la reconstruction interne, on parvient à restituer un celtique commun, forme de langue non attestée, que les ancêtres des Celtes ont dû pratiquer dans la première moitié du premier millénaire avant l'ère.

A un échelon plus haut, la comparaison avec les autres dialectes de l'indo-européen (anatolien, indo-iranien, grec, arménien, balte, slave, italique, germanique, albanais, tokharien) autorise des reconstructions importantes tant de la langue que de la civilisation (religion, vie guerrière, administration, institutions, littérature même) du peuple indo-européen indivis antérieur au troisième millénaire. Le moyen-breton peut donc servir de prétexte à l'ouverture d'une voie vers la compréhension de nos traditions les plus vénérables.

Il va sans dire que, la majorité des auditeurs n'étant pas des indo-européanistes, ni même des philologues ou linguistes, la comparaison *ie.* n'est utilisée qu'avec beaucoup de mesure ; c'est à peine si on ose timidement citer du grec, devenu, hélas, *sermo ignotus* pour la plupart, mais on suppose que leur connaissance du français leur permet d'entendre quelques rudiments de latin, ne serait-ce que pour expliquer les quelques huit cents termes passés du latin en brittonique dans les premiers siècles de l'ère.

La méthode utilisée s'étend donc dans deux directions opposées : vers l'amont, en direction du vieux-breton et des langues brittoniques qui nous enseignent la gestation de la langue et, avec les réserves qui viennent d'être mentionnées, vers sa préhistoire à travers les dialectes indo-européens, sources d'approfondissement et d'ouverture de notre pensée ; vers l'aval, c'est-à-dire les parlers modernes dont toute la diversité, parfois déconcertante au premier regard, s'explique sans difficulté en partant d'un idiomme unitaire qui est leur source directe, sans oublier la langue littéraire standard ni la langue technique qui s'élabore dont les éléments sont très fréquemment des calques de la langue classique.

C'est de propos délibéré que l'on parle ici de «langues classiques», car elle aurait dû être appelée à constituer la base de l'enseignement secondaire de notre langue -comme la langue «classique» des 17.-18. s. l'est (ou plutôt, l'était naguère) au français-, si... Mais, est-ce faire montre d'un optimisme impénitent que garder au fond du cœur, malgré tout, l'espoir qu'un jour viendra peut-être où les Bretons seront *unius linguae et unius nationis* comme ils le furent jadis ? Tel est en tout cas le but lointain, qu'on ose à peine s'avouer, que se propose cette série de conférences.

Goulven PENNAOD



Pourquoi enseigner le moyen-breton?... Parce que notre traditionalisme et notre futurisme explosent ensemble dans la même énergie. L'enseignement du breton ancien ou moderne n'est qu'un pont vers la langue du troisième millénaire : celle des nouveaux Dieux Réacteur et Ordinateur. Le passé peut être réapproprié à chaque époque présente en fonction de projets toujours renouvelés et, par là même, transfigurés. Le présent est le point de rencontre du passé traditionnel, immémorial et sans cesse recréé, et de l'avenir. L'histoire est ce qui doit être conservé et régénéré pour que les communautés d'Europe échappent à l'atomisation, la rification, la disparition, au déracinement total. Notre enracinement n'est pas du passéisme ; sa modernité lui est rendue par les nouvelles technologies et les nouveaux modèles économiques qui insistent sur le développement autocentré et les autarcies territoriales. Apprendre une langue c'est pour nous s'enraciner dans une culture. C'est une dynamique, en relation directe avec la nécessité de l'actualisation d'un héritage.



## AOTROU DOLL

Yann-Ber TILLENON

N'ous ket pell ez eus bet graet «faskour» ac'hanon ur wezh ouzhpenn... Fentus eo. E sell kleizelourion, faskouriezh zo droug, diaoul ar c'hristen evel e lavariz c'hoazh, pezh zo arabat klask kompren pe dezrannañ, ken risklus eo bezañ kontammet. Faskouriezh ne vez ket dezrannet, mouget ne lavaran ket! Mes penaos e c'hallfen bezañ faskour pe markour pa n'on ket kristen, ha pa na vez hon daou gealiad e kont met distummadur rik ar gristeniezh hollvelek?... «That is the question...» O c'hortoz respont e c'hell mat hon Bretoned vihan tagnous, mont war o menzioù du da glask ha n'eus ket hadet evito hevoudoù da strakal e lec'h brulu...

Seul vui m'anavan hon Frantoned, Breizhiz ar Frantagne, seul barizianoc'h em santan. Pemzek vloaz 'zo e krogis da zarempredin ar «mouvamant beurton». Tra gentañ pouez em eus desket : Panave ur pemp den bennak, n'eus met unan zo dedennus, me.

Ya, ouzhin e sellan breman Ouzhin e sellan, ya, rak n'eus met diganin ha diganin hepken e c'hortozan un dra bennak. Levri din on va-hun, politikerezh va-hun, va folitikerezh din-me, mar rankan pledin adarre gant seurt ger. Levri digor on dirazon, levri va buhez, lenner ha skrivagner! Ya gant, skrivagner, evel-se em santan. Arzour on ganet moarvat... livour a-wezhioù ouzhpenn-se. E'm gwall n'eo ket! Awenet? Gant petra? Gant Doueou kozh va zad marteze... Laou, Wotan, Belenos ha me oar me! Piv vije mestr din-me? Pezh a glaskan eo bezañ va mestr warnon... Doue ebet neuze, met evit al lennegezh moarvat. Pezh a ouzon mat, doue ha diaoul, divelfennelezh, zo em divc'hell; doue a gleiz, diaoul a zehou, pe ar c'hontrol mar plij deoc'h. Uheloc'h, gant Nevenou, va breur bihan, zo mab ha spred santel war un dro, pan em gav prest da sailhañ. Sakre driadenn unvez 'm eus em bragou, tudigou! Sakre gealiad da ren hon bed, evidoc'h, holl varc'hadourion vennozioù o klask un tamm galloud. C'hwil-holl da dañva va rev pa glaskit kealiad da wiskañ, merk soavon nevez!

Aet on skuizh ganeoc'h ha gant ho toueou nevez, Marx, Engels, Lenin, Stalin, Mao. C'hwil, c'hwil-tadennoù o klask roll bihan da c'hoari hag em staelañ en ur framm bennak evit bezañ dudiet gant bruzunioù dilezet deoc'h. C'hwil, merket gant gevier ha kealiadoù; hag anavezoc'h eus an holl re a venegit o tibunioù o c'homzoù? Nag e tle c'hoarzhin Marx Nietzsche, Lenin, Che Gevara h.a....

E peseurt bed e vevan-me breman, m'eo ret din treiñ war-zu va evorennoù? He n'eo ket aes! Deoc'h en lavaran Aotrounez hag Itronnezad kalonek a-walc'h da lenn al linennoù-mañ. Tammou leun va buhez zo aet da get a-zevri, a gredan mat. Disonjet int bet! Setu perak e klaskan skrivañ, marteze. Evit o fedin da zistreiñ war douchaoueg va skriverez.

Petra rez? Sed goulenñ a glevan alies. Me zo skrivagner brezhon a gredan respont gwezh an amzer... Farsadem pe folentez? An div war un dro moarvat. Perak skrivañ er yezh-mañ na vez ket lennet ha na biaoian ket c'hoazh? Ret mat eo din respont n'ouzon ket resis. Re baour eo va yezh, va geriaoueg, da ezteurel sklaer war ar paper, an holl levrioù zo em fenn. Marteze e vez ar yezh-mañ liammet gant ar prantad ma tizoloen e oan «unan bennak», elze mell ur chadenn a ziwar lec'h hag istor resis, unan eus krouidigezhioù va lignez. Hevelep emskiant a laka unan da zezañ stag ouzh benveg an emskiantaat, daoust da bep tra... Hunvreoù a lavarot, ya marteze. Ha n'oc'h c'hwil ket o hunvreal pa glaskit em sioulant gant kealiadoù ha meizadoù ar bed all?

Ha setu ma tistro neuze evorennoù... Hefivel ouzh parano d'e valbori e tistroan da'm bugeliezh er straed hag en ti ma tremenis darn vrasañ va yzouankiz. Bugeliezh varzhus, a-benn ar fin, e-kreiz ur spluseg tudennoù, kealiad ebet en o fenn. Tud oa c'hwelz o c'haoc'h ganto en o fri pa'z aent da gac'hat, ha n'eo ket frond kanerion ha dremmourion amerikan. Bezañ ganet er straed a verk mab-den e vuhez pad moarvat. Seurt den a chom liammet strizh gant skiant ar frankiz. Se-venadur a gaver er straedoù a-unan gant loustonioù ha diamantoù. N'eus peurrest ebet evidomp, tud mennet da grouñ! Met meizad naturelour an nen! Bevoniel eo!

Er vanlev edo va zi, pevar fezh dezañ, kegin bras a-walc'h en o zouez! Kambr evit Tad-kozh anar-

kour, unan evidon ha va hanter-vreur, unan evit va zad, va mamm ha va c'hoar. An tiegezh a-bezh em gave bodet er gegin en dro da'n dar o talvezout da gement tra a aozer gant doue. An tiegezh a-bezh o'n em walc'hiñ hag oc'h aozañ predu war un dro. Toueziadur! Va zad, patrom ur greanti, em gavas o chom hag o labourat gant e vicherourion gozh ur wezh ma oa bet rivinet.

Avañtur oa er straed, e-maez a bep divez... Dieub dichadennet, ar gumuniezh a glask dreisbevañ o'n em skoazellañ. Kenelled a anaveziz er straedoù zo din dreist da bep dankanour. Brasañ keffevourion ha mac'homerion zo logod din-me da gevier Jean-Pierre Lachenaud o trafikañ dibouez kirri sport. Logod e-kichen Pierre-Emile Drtan, mab ur fik breton, sportour klok. Bernard Palani zo haroz dibar, en ken siek en e vennozioù hag emgann. Den n'hell bezañ spontusoc'h eget Yvan Paganin a faoutas va zal p'edon pevar bloaz. Alain ha Didier Saly, breudeur katalañ, n'hellent met bezañ doujet ivez dre o nerzh ramzel. Bernard Tugdual, un tammig plouk mes krizh er stourm! O tistreiñ diouzh brezel Aljeria, ar re gosoc'h a gonte dimp istorioù heugus hag espar! Istorioù gwad, lazhadegoù, ha i gwadsec'hedik... Dellezek oant da vezañ hanter zoueou evit ar re vihan.

Bed a zreistbuhez diaes, bed va c'hentañ emgannoù, bed pagan diniver e dudenoù, e livioù, e straedoù, bed al lieselezh o pinvidikaat! Bretoned 'zo a zo soñj o bugeliezh tremenet war ar msez, e-kreiz natur ha bleunioù. Reoù all zo bet luskekell war vor, o fennoù en avel fresk! Soñj 'm eus-me eus bugale godellet war ar pavez, eus o zadoù o tisonkañ gwinn war hevelep pavez, o tistreiñ diouzh greantioù tro-war-dro. Ti Panhard, S.N.E.C.M.A., Ortel, un teuzerezh e penn va straed, ti Ruban, ARO h.a., oa evel erevent o sunañ, o lonkañ gwad ha nerzhioù ar c'harter. Soñj 'm eus em holl haotred da zeiz ar gopr, pa grogent da flammañ o arc'hant kenetrezo, o tistranna o madou er bistrioù bihan. Soñj 'm eus em mers'hed a c'hortoz o gwaz e-kichen dor an euzhvil da zeiz ar gopr, da dennañ diganto un dornad gwenneid da vouetañ o zorrad a vugale. Tud merket gant arouez ar c'horvoerezh. Hag ez eus un eus hon holl varc'hadourion vennozioù a welas ur revr eus ar re-se, a glevas un eus o c'hunioù? Gouzanvet o dije gwelet tata Le Du o krevin en ur zisionkañ e avu war vern glou e gav? C'hwelz litrad gwinn a ziskennas noz deiz e-pad bloavezhioù... En abeg da betra, evit disonjal petra?... Ya, tud foll, o tizhout ar strad. Hogen a-wezhioù em c'houlennan ha ne oant ket yac'hoc'h eget kalz tud a anavan breman! Int eo a vuhez pezh a gontent, int a oa mef dall, em lazhe, em zroglazhe, a gemere pezh en ur brezel na selle ket outo, eveljust, hogen int em gave war an dachenn. Hanterour ebet! Finveiera ebet! N'oa ket dremmourion anezo. Tud dizek, dramet, dall, naplez! Ganeoc'h e tirollan da c'hoarzhin evel gwezhall er genget, e ti Bales. Tremenet darn vrasañ ac'hanoc'h dreist kae ho puhez! Ganeoc'h e talc'han da zansal ouzh son an akordeons dirak kafe-dil Leriout da zeiz ar c'harter julheh! Porzh ar burzhudoù!...

Tud-se oa diouto levrioù o-hun, oa istor drezo o-hun! Dichal o leze ar c'healiadoù... P'edo anarkour an Ao. Doll, va zad-kozh, n'oa ket evit komz diwar-benn rev an aeled, evit kanañ er pardonioù-diskelladegoù parizian «Anarkiezh a drec'ho!» Gant e zivrec'h hag e zaouarn e kane dreist-holl... E toullbarc'h Fresnes en peac madig a-walc'h. Engravet oa e vuhez en e groc'hen gant brizheladurioù du!

Peseurt Doue a zegemeras an Ao. Doll? Aet eo war an tu all e c'hwegont c'hwelz gant e holl vrizhelladurioù en e groc'hen. E vinvioù minter ha gov a c'hallemp gwelet ouzhpenn ar pod-bleunioù, ur plac'h 'n he noazh, gougleze an dial, dremm e gompgnuez, rodenn an avelioù, daou-lagad war e zaoulin h.a... Ar brizhelladur diwezhañ a zizolois voe ur galon war e galc'h, gant anv va mamm-gozh. Ar chevrann a Levallois na zimezas ket outañ hervez lezenn. Marteze eo kevrad-dimeziñ anarkourion ar mare-se a welen aze o reiñ dezañ ur bistolenn wer da staothañ! Edo ar rannz o vervel gant krign-bev e gwele e gambr vihan en hon ti er vanlev...

Ao. Doll o vervel... N'oa ket evit krediñ seurt tra! Hemañ oa evidon eorizh an nerzh war sav. N'halle ket krevin evel-se ar gour karrezek, stummet giz sac'h simant! Metrad c'hwegont, eikont kilo a gigennoù, feuls evel kad e tremenas e vuhez o stourm, o seveniñ trevelloù poanous, oc'h ober embregerezh-korf dre sevel pouezioù. E ti ARO, greanti e-kichen hon lochenn, e oa war sav c'hoazh en e seikont vloaz! Hogen seurt gour ne voe mourse suj. E zaouarn oberiant a save oberanoù ha n'eo ket labourioù... Ral a wezh e tistage ar ger «labours». Pep obererezh resis reet gantañ oa roet dezañ e anv rik. Seurt anarkour an tu dehoù oa stag o spred ouzh ar gumuniezh wirion. Doare arzourion oant meur a wezh. Techet oant da nac'hañ koll o buhez o klask he gouñt ha n'oa ket gisti anezo. Ao. Doll oa oberiant ken o nac'han em werzhañ e-hun, ne oa ket estren d'e obererezh, o vezañ estren war e diriad. Ne voe ket aberzhet e vuhez d'ur wikfeire armazhel divant dizanv. Strivan a rae d'ober ar pezh a bilje dezañ hag a seblante dezañ ret evit e bloute, e gumuniezh, e amezion, tud hon straed, meur a wezh...

Kalz traoù kentellus hon eus da dennañ diwar skouer seurt tud evit meizañ ar gevredigezh nevez.

ma vo anez un deiz! N'eus ket ezomm ober diorroadur, bezañ diouganerion... Furchomp un tamm en hon evorennoù! Lezomp da'r veleion ha kelennerion ar faltazi d'ar soñjal gouest d'adstummañ natur mab-den. War seurt tachenenn eo peurliesañ ar re arallekañ zo ar re orbidasañ. Pezh hon eus ni d'ober eo distrujañ diazezoù o urzhiañ, o kantrreizhañ emgarnantez, soñtoni, laos-kentez, gouzañvusted. Diwar skouer 'Ao. Doll', o nac'hañ ar stad ma chomer dic'halloud ha flastret, e c'hello komuniezhoù Europa azveañ. N'eus forzh ebet evit ar re na vint ket evit kemmañ. Forzh ebet evit ar re a glasko mirout ouzhip d'e ober... Tata Doll en dije o sioulaet...

Embregerzh-korf a rae Ao. Doll da sekont pemp bloaz dirak meleziour, en e zaouarn pouezioù sandow, hemañ n'halle ket mervel. Gwir romañ bevet oa bet e vuhez. Dezañ dek vloaz, e kuitaas ti e gerent evit kregin da vevañ e-hun, «mont war e drimar» evel ma lavare-ñ. Nebeud da c'houde em gavas deskard e govelioù Chalon-sur-Saône. Nag a *vache erragde* em eus debret, emeze o fulorin c'hoazh ouzh taol o kontañ e evorennoù. Dezañ, ne oa ket ar vuhez hollad mennoziou, m'en lavar deoc'h... Ya, peseurt Doue par dezañ en degemeras, eh, merket gant e vuhez kalet, oberiant, aroueziet c'hoazh e kaledennoù e zaouarn, e kleizennoù e gorf... Beg e fri troc'het, toullet e gein, gwir sokialour oa anezañ!...

Er mare-man, pa vez lavaret kement-se a-zivout ar sokialouriezh, komunouriezh, dibenn ar renka dou h.a... n'eo met, da'm soñj, peogwir n'eus mui ster ebet gant ar meizadoù-man. Ha ne vent ket deut da vezañ met pakadoù goull implijet gant politikourion a bep tu evit o diskouez da'r yoc'hoù. Reoliek e vez klevet eo diskaret ar renkadoù aman hag a-hont. Hogen ar brasañ pinvidigezh armerzhel a gendalc'h da genveañ gant ar brasañ dienez sevenadurel en Europa, pa vez liammet strizh dazont pep hini ac'hanomp. E diabarzh broioù dioreet, broioù sokialour sañset, ha broioù dieub sañset, eo ramzel an diforc'hoù er goprou a-wezhioù. Hinienoù 'zo a vez ganto yalc'hadou kant pe mil gwezh brasoc'h eget hini ar re heñvel outo. Hogen ar re-se, trubardet d'o c'humuniez, meur a wezh, ar reer pinvidik anezo, n'int ket ar re etrusañ peurliesañ... Ar galloud degaset gant ar moneiz n'eo met ar galloud-beveziñ ha n'eo ket bevañ. Ha n'ema ket ar gwellañ buhez gant ar re a reer pinvidion anezo? Gant klevedoù-kalon, klevedoù-spered, klevedoù-kof e varvont... Setu c'hoazh un arbenn ouzhpenn evit distrujañ o gwikefre...

Tud plijet gant an aer vo ret evit-se!... Pa veze en e noazh, oc'h em walc'hin er gegin e c'houlen-nemp ouzh Ao.Doll petra oa toull e gein. «Ur skolpenn obuz a bakis e-pad brezel pevarzek» a respont-eh. E gwirionez e oa bet klasket e zrouglazhañ er bloavezhioù ugent, p'edo o staotañ e prevezioù ur c'hoariva bennak e Paris. Gant ur portmantell em gavas evel a vez lavaret er metoù. Hervez a glevis goude, e c'hallas distreiñ ha strizhañ e-eneboul! «Roue ar pined» oa bet lezanvet, yaouank, Ao. Doll. Enepe da'r feulster em zisklerie e-hun... Va fri!... Ar German anezañ a c'halle fulorin evel arnev, a-daol trumm! Diwall da nep o kouezhañ etre pined ar c'hadour! Pep tra a c'halle bezañ flastret dre nerzh ramzel e zaouarn. Nep gouzoug etre seurt pined a c'halle huana-diñ e destamant buan ha buan en ur gevarc'hañ d'e vuhez! Dre c'hañ evit kontellazher ar c'hoariva, Ao. Doll a voe gwanaet gant taol e gein ha ned eas ket betek penn... Buhez pinvidik...

Arabat eo dimp erbediñ pinvidigezh ar moneiz evit an holl, hogen dibenn stumm diouerus, aral-lekañ, ha dislavarus seurt pinvidigezh. Penaos'ta eo bet a-benn pinvidigezh da vezañ moneiz, diheverzh danvezelaet, pa gлот, da gentañ gant galloud seveniñ hon c'hoantou? Gwelloc'h e vije bet dezi, hervez skouer ar Baal estren kemer skouer ar bara, ar gwin, pe madoù bennak-all talvoudus ha plijus!...

Ar gevredigezh noman he deus distrujet idoloù kozh, skarzhet diabarzh hon kredennoù. A feur m' em ledas kristeniezh ha kevalouriezh en Europa ha war an douar a-bezh, oc'h ebarzhañ pep buhez kevredigezhel, em ledas war un dro azeulerezh ar moneiz, relijion an arc'hant. Paour ha pinvidik a bleg dirazi! Ret eo kaout arc'hant evit bevañ hag e vezer evit gouñt arc'hant. Poell al labour n'eo ket implij pe blijadur a zegas! Evit debrin, em lojan, em wisañ, begiñ, fouzhañ, eo ret kaout arc'hant. Diskouezet eo evel benveg, evel droug e vez ret e virot. E gwirionez emañ a-uc'h da bep tra; mestroniañ a ra hon buhez. Diskouezet n'eo ket ret distreiñ pell en istor evit adkavout ur prantad ma kendere he darn vrasañ hon tud a-ziwar ar maez, met evit bastañ d'o ezhommoù tiegezhel hep implij arc'hant koulz lavaret! Hag aman e tistro skuedenn Tata Doll...

Hollved pa bugeliezh em urzhias hag em azkedas e skuedenn an Ao. Doll! Diwezhatoc'h, taolet da'm zro en emgann ar vuhez ma rank mont da get nep a soubi, a gil, a gousk, pa'm boe diaes-terioù, kudennou bennak, va enor taget, skuedenn Ao. Doll, kavell nerzh, a lakaa hardisoc'h va c'halon. Ennon e tihunas garm an nen dieub, o lakaat va gwad da zilammat, leun a lorc'h evit trec'hin, feuls ha gouez! Direizh ma voe Ao. Doll gant tud 'zo a-wezhioù, re grizh, re feuls, ne ra forzh ebet. Pochet mat gant gwin mat e klaskas va lazhañ, me ivez, ur wezh ouzh va strizhañ. Ne ra forzh ebet! Paotr doujet a-hed e vuhez gant an holl eo bet, peogwir e oa paotr feleun ha leal.

Met kelaouennoù eus an tu kleiz pellañ ha'n tu dehoù pellañ, ne lenne ket kalz war fin e vuhez. Ugent levr bennak em gawe war ar blankenn a-uc'h d'e wele. O lenn a rae aketus. Gant ar c'heñtañ en doa kroget hag adkroget alies a-vec'h echu gant an diwezhañ. Oberennoù Lenin, Bakunin, Marx, Nietzsche, Proudhon, Jaures, Gobineau, Barbuse h.a... Mesk ha mesk! Kealliad resis ebet?... Aon da vezañ levezonet, moarvat, evit chom eh e-hun.

Ao, Doll!... Ne sellan ket o klemichal ouzh da luc'hskeudenn! Hogen asuroc'h e seblant va c'hammedoù o welet da benn karrekek, da javedoù youlek. Ac'hanout em intran, ur vezverezh a'm zizh. Da'm sikourin e'z kalvan, prest din adarre un tamm eus ar c'hevriñnoù a rae da nerzhoù, da'm harpañ da vont a-benn da skrivañ! Badaouet e choman o soñjal e c'hallfes va gwelet ha kompren ar pezh a skrivan breman. «Na kest na bleunienn, na kurunnenn» a c'hourc'hennennjout e-pad da ziwzhañ devezh. Na stourmer kozh, na beleg eveljust, ratic'honed a rejout anezo!... Ouzhit eo bet sentet. Un nebeud eus hon familh nemetken, en dro dit, e bered Villejuif, trist. Trist, ha koulskoude nag e tirollis da c'hoarzhin pa'z klevis o tremen, o ronkellañ e-kreiz an noz-vezh-se a viz mae! O tirollañ da c'hoarzhin ken e voen rediet ober van da gousket pa glevis da verc'h, o vont da'z kichen, o redek da'z kwiskañ. Da wisañ gant gwiskamantou-sul Te, a dreme-nas da vuhez gant gwiskamantou-labour! Gwiskamantou-labour nevez-flamm da'r sul evel-just. Pe evit va c'has da welet c'hoariganig «L'Auberge du Cheval Blanc» ha kant pezh all war Boulevard Montmartre. Peus ket soñj? Anarkour milliget ac'hanout!... Gwezh o tistreiñ diwar Chatelet, o vont da'r metro Saint Michel e oamp o tremen dirak Palez ar Justis... O welet kael hag archerion e krogjout da fulorin en-dro. Va dorn ez torn e lavarjout ouzhin: «Va mab, deiz bennak e vo ret dit lakaat ur vombezennaman hag er palez Bourbon!» Ne gompren ket mat hag e chomen war dermal. Neuze e krogas-te da flastrañ va dorn o c'hortoz respont! Ya, ya! A elgeris. Neuze e profjout din ur skornenn sivi... Mes, va digarez, ne'm eus ket lakaet bombezennou c'hoazh! Ya, nag em eus dirollet da c'hoarzhin pa'z out marvet! Ya, pegen lu ha dihegred e hañvalas din hevelep marv! Penaos e c'halle paotr ha bed eveloud bezañ trec'het gant un dra bennak? Te marv? Farsaden! Dic'hallus eo! Lezomp seurt meizad ar marv da gristenion! N'eo ket echu da vuhez, padout a ra ennon! Prantad nevez anez eo! Ha te o ronkellañ evel na glevis biskoazh... Nann, n'eo ket echu bed an Aotrou Doll...

Yann-Ber TILLENON  
1980

DEUT EO AR CHIZ DA GAOUT EURJEROÙ KOUARTZ HAG A ZISKOUEZ AN EUR DRE SIFROÙ BEZ E CHELLER BREMAR KAOUT MONTROU A ZO SKRIVET PEP TRA WARNO E BREZHONEG.

UN ANV BRAV A ZO BET ROET D'AR MONTROU-SE : EURJEROÙ NEVENOE DIT.

Setu amañ ur skuedenn anezho



Bez' ar euz, evel ma welet, eurzeul-paotri hag eurzeul-plac'ha. Ar bria a zo : 80 lur-pe eurier-paotri pe eurier-plac'h e vez.

Ma prener dre saou, e vo ar bria : 70 lur hepken, da lavarout eo 140 lur evit d'oc. Ma prener dre dri, e vo ar bria 60 lur, da lavarout eo 180 lur evit tri. Ma prener dre 4, pe ouzhpenn, e vo ar bria 50 lur an eurier.

Ar gasaden a vo hep mizou, ma prener ur mont hepken. Ma prener ouzhpenn ur mont, e vo re lakaet 10 lur evit ar frajot.

Bez' e c'heller prenañ an eurzeul digant :

Pascal Herson-Macarel  
Pont-Lagot  
-35000-RENNES

FOLLENN-ERBEDIN

da gas da : PASCALE HERSON-MACAREL Pont-Lagot -35000-RENNES.

C'hoant an eur da g'out...eurier-paotri...eurier-plac'h, evit...lur an holl. Mizou-kas... amañ e-barzh...c'hakenn-bost...c'hakenn-vank.

da gas da : ANV... Chomlec'h : ...

## LECTURES

Philippe JOUET

HISTOIRE DE BRETAGNE de SKOL VREIZH, T.1, *Des Mégalithes aux Cathédrales*, Morlaix

La réédition du premier tome de cette *Histoire de Bretagne* était nécessaire, d'une part à cause de l'inexistence de manuels officiels consacrés à ce sujet, d'autre part pour des raisons évidentes de mise à jour des connaissances. On constatera avec plaisir que les auteurs ont tenu compte des acquis les plus récents de la recherche, en particulier des travaux du Pr L. Fleuriot.

Le bilan est donc extrêmement positif pour tout ce qui a trait à l'archéologie et à l'histoire événementielle. La colonisation de la *Lietavia* a désormais toute sa place dans cette nouvelle approche de l'histoire des Bretons, et l'on ne peut que s'en réjouir.

Malheureusement ce travail est très inégal, et présente de graves faiblesses pour tout ce qui a trait à cet élément essentiel de l'ancien monde celtique : la religion et tout ce qui s'y rapporte.

On pardonnera certes les interprétations hasardées des signes du néolithique ancien : cet âge n'a pas laissé de traces écrites et, selon le mot d'Henri Hubert «sur l'incertain, on peut errer». Cela nous vaut une fois de plus la «voile du bateau néolithique», l'inévitable «déesse-mère» et le touchant «cerf-volant psychopompe». Tout cela en quelques lignes. Toutes ces interprétations sont de peu d'importance et l'on peut à son gré s'en amuser ou les ignorer.

Pour ce qui est des Celtes, l'auteur adopte, pp.43-44, l'hypothèse suivante : la diffusion des langues celtiques «ne signifie nullement que tous les groupes parlant ces langues aient relevé d'une ethnie commune (au sens anthropologique du terme) (...). Il est fort possible que le terme de *Keittoi* tel que l'utilisaient les auteurs grecs n'ait désigné qu'une tribu ou un groupe de tribus particulièrement puissantes, qui auraient progressivement imposé sa langue et les bases de sa culture matérielle aux peuples dominés». En somme, les Celtes auraient formé une aristocratie conquérante ; mais attention, on vous met bien en garde, surtout pas un *Herrenvolk*. On l'avait compris, et la description précitée ne laisse aucun doute là-dessus.

Il nous paraît dangereux, par ailleurs, d'interpréter des phénomènes proto-historiques ou antiques dans l'optique moderne, surtout lorsqu'on aboutit à méconnaître un univers spirituel assez différent du nôtre. Ainsi, la société hallstattienne reposait sur «une consommation effrénée et un gaspillage ostentatoires», de même que la société gauloise comportait un «prolétariat». Autant de termes qui ne se comprennent que par référence aux critères d'évaluation du XXe siècle. Ce danger de réductionnisme économiste ou matérialiste guette évidemment les archéologues, qui n'ont à leur disposition que des *realia* dépourvus de commentaires. Ainsi l'histoire de Belloc et Ségovèse est prise pour argent comptant. Tout ce qui, dans cette approche, a trait à la religion celtique est consciencieusement massacré. Nous apprenons (page 102) que «les Celtes étaient très superstitieux et peuplaient leur environnement d'esprits...», que «les dieux des Celtes de la protohistoire devaient être extrêmement nombreux si l'on en juge d'après les quatre cents théonymes attestés dans les provinces (de la Gaule Romaine) (...). Il est probable que chaque localité, chaque tribu, chaque groupe humain possédait son dieu protecteur». On retrouve ici le foisonnement, l'indifférenciation, la commutativité des dieux également chers aux celtomanes.

Mais on nous apporte quand même quelques précisions : «Les plus grands dieux, dont nous ne connaissons le nom que par des textes ou inscriptions relativement tardifs, étaient Taranis, dieu forgeron assimilé à Vulcain à l'époque romaine et souvent représenté une roue à la main ou terrassant un monstre à queue de serpent (...), Esus (...), et Teutatès. D'autres divinités aux attributions moins bien connues, tels Cernunnos (...), Lug (...) et la cavalière Epona semblent avoir joué un rôle important dans le panthéon celtique, comme d'ailleurs les divinités féminines, nommées *Matres* en général, souvent représentées par trois et qui semblent associées à la fertilité, celle de la terre et celle des femmes (...).» Cela paraît sortir d'articles trop connus qui apparemment font encore recette dans certains milieux archéologiques peu soucieux de s'informer à bonne source.

La religion celtique devient ici «confuse, complexe», deux termes apparemment synonymes pour l'auteur : «Les coutumes funéraires des Celtes occidentaux portent également témoignage de ces

croyanances complexes et passablement confuses, car il semble bien que ceux-ci aient cru à une vie future (et même à la métempsycose) (...). On trouvera aussi un exemple amusant de cette foi en une vie future dans le fait que certains Celtes - sans doute parmi les plus naïfs - remettaient le paiement des dettes de leurs débiteurs aux retrouvailles dans l'au-delà...».

Ainsi, un fait celtique, mal compris par un écrivain grec, n'aura servi qu'à renforcer l'aspect «naïf» - le terme est léger - de la mythologie celtomane. Pourtant on évoque quelques spécialistes et on trouve dans le chapitre 8 cette spéculation abusive : «divers auteurs, dont Ch.J. Guyonvarc'h, sont formels sur ce point. Druides et «*filid*» se rencontrant avec les moines chrétiens dans une véritable convergence spirituelle, à ce point qu'il n'est pas toujours facile de distinguer laquelle des deux croyances a le plus influencé en profondeur l'autre, en engendrant cette résultante originale qu'est le christianisme celtique». En somme, si nous comprenons bien, il n'y a pas de différences entre le christianisme médiéval et «les croyances complexes et passablement confuses» du druidisme irlandais. Mais jamais le Pr Guyonvarc'h n'a affirmé cela. Il a même pris la précaution dans le dernier chapitre de *La Civilisation Celtique* d'affirmer la parfaite orthodoxie du christianisme irlandais médiéval. Cette maladresse n'est peut-être due qu'au nombre des rédacteurs.

Dans ce tome 1er, si riche pour tout ce qui a trait à l'histoire et à l'archéologie, si précieux à certains égards (mention est faite dans les addenda des travaux sur la notation neumatique bretonne et des recherches sur la diffusion des thèmes arthuriens dans la France médiévale), on regrettera que les auteurs n'aient pas pris la peine de consulter les ouvrages de base ayant trait à la culture spirituelle, au monde intellectuel des Celtes proto-historiques, antiques, et christianisés.

Pour nous qui considérons l'expression culturelle d'un peuple comme son infrastructure et la part la plus précieuse qui en subsiste, c'est une grave lacune qui sera, nous l'espérons, comblée dans la prochaine édition de ce qui reste, malgré tout, une entreprise courageuse et utile.

AN NOVELOV ANCIEN HA DEVOT. *Les Noëlés anciens et dévots.*

Texte de 1650 accompagné d'une traduction française de Goulven Pennaod, éditions Preder, 1984.

Cette édition des *Novelou* venant peu de temps après la réédition du *Dornlevr krennvrazhoneg*, attire une nouvelle fois l'attention sur la période du moyen-breton. Sur l'intérêt de cette période, de sa langue, sur les enseignements qu'on en peut retirer pour l'étude des parlers modernes, Goulven Pennaod s'explique dans le présent numéro de *Diaspad*. Les *Novelou* sont la meilleure illustration de son propos. Les spécialistes seront ravis de posséder une édition revue et une traduction sûre de ces pièces anciennes. Mais il faut souhaiter qu'un public élargi y ait accès. Car à l'intérêt déjà immense d'étudier une langue unitaire à partir de laquelle s'expliquent toutes les divergences des parlers actuels, s'ajoute le plaisir d'une découverte proprement littéraire. Le mot peut surprendre, appliqué à un recueil de cantiques. La beauté formelle de nombres de vers, la variété de la versification, tout prouve une haute et savante tradition.

Si une conversation dans des pièces destinées au peuple et comprises par lui, prouve la bonne tenue intellectuelle du clergé breton avant la Contre-réforme. Dans la mesure où une littérature n'est pas que fond, mais obéit toujours plus ou moins à des contraintes de forme, les normes de la poésie moyenne-bretonne sont une composante essentielle et exemplaire de la culture bretonne.

Il faut savoir gré à l'inlassable Goulven Pennaod, à l'éditeur - et au Ministère de la Culture qui lui a prêté son concours - pour ce livre qui rendra les plus grands services à tous ceux - (néo) bretonnants, étudiants, candidats à la licence de breton - qui veulent aller plus loin dans la réappropriation de leur héritage.

LES ETIQUETTES DE KENNETH WHITE  
ou les nomades de l'intérieur.  
lu dans *Télérama* No 1776, janvier 1984

Des travellings poético-géographiques qui sont affaire de rythme et de morale personnels. Au fil des ans : une œuvre conçue en archipel. Où tout s'anchoîne et se répond ; le vécu et le médité. Et pour cela, Kenneth White a besoin de nomadiser. Même dans l'Hexagone ; des Pyrénées à la pointe de Bretagne où il vit aujourd'hui. Mais ne lui parlez pas ni de retour aux sources ni de néo-barde celtique, il a depuis longtemps décollé l'étiquette... Bien que parfaitement bilingue, il continue d'écrire en anglais (...)

No comment.

# COURS DE FORMATION

CERCLE MAKSEN WLEDIG

FICHE 2.

QUI SONT LES INDO-EUROPÉENS ?

a) C'est la linguistique comparée des langues européennes qui a permis d'identifier ce peuple pré- et proto-historique, ancêtre commun de la plupart des peuples européens.

On a en effet constaté, dès le XIXe siècle, que la majorité des langues de l'Europe (excepté le basque, les parlers caucasiens, finnois, ougriens et turco-tatars) ainsi que les langues indo-iraniennes (Iran, Inde du Nord) présentaient des similitudes morphologiques, lexicales, syntaxiques, telles que l'emprunt ne pouvait les expliquer toutes. Le délicat travail de reconstitution d'une «langue-mère» dépourvue de documents écrits a débuté avec des linguistes et des philologues, tels Rask, Bopp, Meillet et Caspar Zeuss dont la Grammatica celtica de 1853 fait encore autorité. Elle se poursuit aujourd'hui par les travaux de spécialistes, au premier rang desquels il faut citer Jean Haudry, auteur de deux volumes de la collection «Que sais-je ?» (PUF) dont *Diaspore 2* a donné un compte rendu.

b) Mais la comparaison ne devait pas s'arrêter aux langues. On a découvert en effet des concordances dans le formulaire poétique, le vocabulaire religieux et institutionnel (E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris 1969) et les mythologies. L'œuvre de Georges Dumézil est consacrée à la reconstitution du système conceptuel des Indo-Européens. Elle fait appel à des faits latins, germaniques, celtiques, indiens, et a considérablement renouvelé notre connaissance de notre passé le plus lointain.

c) Voici, à titre d'exemple, différents mots qui permettent de reconstituer l'ie (indo-européen) \*kwen- «chien» :

gaélique CU	letton SUNS	tokharien KU	védique CUNAH	latin CANIS
	grec KUON		arménien SUN	

De même on reconstruit ainsi \*ékwo- le nom du «cheval» :

gothique AIHWA	latin EQUUS	lituanien ASVA	védique ASVAS	celtique EPOS
----------------	-------------	----------------	---------------	---------------

On a longtemps cru à l'existence de deux groupes indo-européens, distingués d'après l'évolution du K initial, qui devient S dans un groupe dit «satem» et reste en K en «Kentum» (d'après le nombre «cents»). Mais cette distinction est tout à fait arbitraire et repose sur un fait mineur. Elle est totalement abandonnée aujourd'hui comme devrait l'être celle des «Celts en P» et des «Celts en Q».

Voici encore comme exemple d'une reconstitution la liste des dix premiers nombres cardinaux dans diverses langues :

I.E	sanskrit	grec class.	latin	breton	allemand	slovaque	lituanien
oy-no d(u)woH(u) treyés (fém.t(r)i-s(o)r-es) k <sup>w</sup> etwores	eka dvi- tri-	eîs duo treîs	unus duo tres	un in daou,div tri,teir	eins zwei drei	jeden dva tri	vienas du trys
pénk <sup>w</sup> e (s)(w)éks septm oktoH(u) néwm'n dekm-t(i)-(dizaine) (d)kmt-o- 100	pañca- sas- sāpta- asta- nava- daca sata	pente heks hepta oktō ennēa déka hekaton	quinque sex septem octo novem decem centum	pemp c'hwec'h seizh nav dek kant	fünf sechs sieben acht neun zehn hundert	pāt sest' sedem osem devat' desat' sto	penki sesi septym astuoni devyni desimt simtas

Les correspondances ne se limitent pas au vocabulaire. Elles concernent la syntaxe et la morphologie. La grammaire des langues indo-européennes s'oppose ainsi globalement à celle des autres groupes (langues amérindiennes, africaines, sibériennes, etc...). L'indo-européen est le reflet d'une manière unique de voir le monde, l'instrument d'une vue-du-monde particulière. Parlant du fait indo-européen, le grand linguiste et philologue Emile Benveniste a écrit (op.cit.pp 7-8) : «c'est un événement global et immense que nous saisissons dans son ensemble parce qu'il se décompose au long des siècles en une série d'histoires distinctes dont chacune est celle d'une langue particulière.» «La notion d'indo-européen vaut d'abord comme notion linguistique et si nous pouvons l'élargir à d'autres aspects de la culture, ce sera encore à partir de la langue. Le concept de parenté génétique n'a sur aucun autre domaine linguistique un sens aussi précis et une justification aussi claire. Nous trouvons en indo-européen le modèle même des relations de correspondance qui délimitent une famille de langues et permettent d'en reconstruire les états antérieurs jusqu'à l'unité première.»

d) D'où venaient les indo-européens ?

On attribue aux Indo-Européens la civilisation des *Kurganes*, tumuli de la Russie du Sud et de l'Ukraine vers les IVe et IIIe millénaires, d'où pourrait provenir la civilisation de la «céramique cordée» et «des haches de combat» de l'Europe du Nord à la fin du troisième millénaire.

La région des kurganes serait le dernier habitat commun à l'époque cuproolithique, avant la dispersion vers l'est, le sud-est et l'ouest de l'Eurasie.

Divers indices, mythiques, culturels, traces dans le vocabulaire, permettent de penser que les plus anciens Indo-Européens ont vécu longtemps dans les régions circumpolaires entre les deux dernières glaciations avant de descendre vers le sud-est européen. Ainsi s'expliquerait le caractère «nordique» de leurs traditions, de l'«Apollon Hyperboréen» à l'imitation des dieux irlandais dans les «Iles au Nord du Monde».

Les Indo-Européens préhistoriques étant les ancêtres des Européens actuels, rien d'étonnant que leur aspect physique se retrouve chez ces derniers, la part étant faite des inévitables évolutions ethniques. Le type «nordique» semble fortement valorisé par les légendes et les représentations figurées.

Carte 1 : Origine et dispersion du peuple indo-européen





POINT DE VUE



KUZUL AR BREZHONIG / 28, rue des 3 Frères Le Goff, 22000 St BRIEUC/St BRIEUC - Pédigoris (96) 33.26.66

LOEIZ AR FLOCH

«PLANT BREIZH EVIT HO YEC'HEDE» (Les plantes de Bretagne pour votre santé)

Ed. Mouladurioz Hor Yezh, 45,00 - 10% pour les frais de port. Un très bel ouvrage de 127 pages enrichi de 18 planches avec une photographie de l'auteur.

Ce livre des plantes médicinales - on en étudie 282 - nous est précieux à double titre : non seulement parce qu'il représente l'aboutissement d'une tradition très ancienne et qu'il serait bien légitime de mépriser beaucoup de praticiens de notre époque y trouveraient sans doute un grand intérêt, pour peu qu'il sache et s'aperce le bon grain de l'ivraie - mais nul doute qu'un grand nombre de ces vieilles remèdes n'ont rien perdu de leur efficacité, avec cet avantage pour le moins que, s'ils ne vous guérissent pas toujours, ils ne sauraient vous détruire la santé ! En fait, c'est tout un aspect de notre civilisation paysanne qui transparaît dans ce livre, héritage de ceux qui vivaient très près de la Nature, la connaissant parfaitement et savaient souvent y trouver ce dont ils avaient besoin, ce que la science d'aujourd'hui a parfois oublié. «Nos grands parents», fait remarquer Per Denez avec humour dans sa préface «étaient plus préoccupés par l'état de leurs entrailles que par les troubles de leur esprit. Pas question à l'époque de chasser les idées noires mais de digérer, et de bien digérer la nourriture si difficile à se procurer, sans rien en perdre ! Loeiz ar Floch est un des personnages les plus pittoresques de notre littérature du début du siècle. Il avait fait mille et un métiers, et vraiment résumé dans aucun ! A la fin de sa vie il vendait des plaques sur les marchés «des petites plaques et des grandes, pour les voitures et pour les chiens», ce qui lui avait valu dans tout le Finistère le nom de «Plakou». Il parcourait aussi les champs et les bois pour ramasser les plantes qu'il vendait à ses compatriotes : graines, racines, feuilles, fleurs, avec des espèces de notices explicatives de son cru dont la réunion a fini par constituer un livre. Il avait un réel talent d'écrivain et ses «souvenirs» («Va zamm buhez»), parus d'abord en feuilleton dans la presse de son temps et réédités récemment par «Hor Yezh» forment un des ouvrages les plus attachants et aussi les mieux écrits de cette époque.

Yann ROUESSEL DU BOURG

Le dernier numéro de DIASPAD est riche d'informations variées, traitées sur un ton agréable. Vos préoccupations recourent par bien des côtés les miennes. Je renouvelle sans plus attendre mon abonnement et vous assure de mon soutien effectif.

Dr Ch. D. Besançon

Mes fidèles amitiés à DIASPAD - Et bravo encore pour votre effort remarquable.

Mme L. G., Vannes

Keneled ker,

«L'ouennidiezh a zo bet emon ur wech ouzhpenn e velet e oa bet aloubet un dachenn all qant ar brezhonig. Aloubidiezh renet ganeoc'h-chwi, mardidi ar gouat.

Evelkent, arabat deoc'h falgallonit peogwir ne vez ket lennet evit c'hoach, ho yezh gant kals a Vretoned. Dont a raio».

G.K., Flouiri

Respont : A bouez bras eo skrivout evit DIWAN evit daronet ar Yezh. Pet brezhonig vo komzet ar XXI Kev ? An Doueol en gouez. Deomp-ni da zifraostañ an hentou !

Pourquoi ce parti-pris de culture dans votre revue, pourquoi ces références à des choses aussi vagues que les «Celtas» ou les dieux du paganisme ? ( ) Pourquoi cet antichristianisme manifeste, agressif, subtil (sic) ?

G. B., Lesneven

R : La culture n'est pas pour nous un gadget, mais l'infrastructure, l'âme de nos peuples. Les «Celtas» ou les paganismes anciens ne sont vagues que pour les ignorants.

En outre, au risque de nous répéter, nous rejetons l'étiquette «anti-christianisme». Nous sommes des post-chrétiens qui ne ressentent rien du bi-millénaire qui s'achève. A l'échelle de l'histoire, c'est une péripétie vécue et surmontée. Il y en aura d'autres.

FANCH BROUDIC «AL LIBERTERIEH HAC AR BREZHONIG» (Brug 1913-1914) Ed. Brud Nevez. Nous commençons aujourd'hui Fanch Broudic comme l'animateur de «Breiz a vevant» à la télévision. Voici un aspect bien différent de sa personnalité, de son talent : Ce livre est une contribution importante à notre histoire contemporaine, cette histoire que, nous Bretons, ignorons plus profondément que notre histoire plus ancienne, tant il est vrai que le voile officiel de l'oubli semble tomber sur chacun de nos pas.

Il se présente avec modestie comme une suite et un complément nécessaire à l'excellente étude de Jean-Yves Guyonard, parus il y a 12 ans, sur Emile Masson, un des esprits les plus originaux de son temps, à la fois patriote breton, défenseur de la langue et anarchiste. En vertigineux esprit éclectique difficile à cataloguer d'une façon sommaire, discipline d'Elise Nothas et de Bakounine mais qui a lu également de très près Nietzsche et Carlyle. Philosophes et prophètes, à la plume étincelante, aux formules lapidaires. Il fonda en 1913 la revue «BRUG» qui ne récipie pour les 2/3 en breton avec l'espoir de faire pénétrer les idées socialistes dans la masse des paysans bretonnants qui ignorent encore pour la plupart le français.

L'intérêt de l'ouvrage de Fanch Broudic c'est qu'il prend en compte non seulement les textes français de la revue «Brug», comme l'avait fait Jean-Yves Guyonard, mais également les textes en langue bretonne, les plus nombreux, ce qui lui en donne une vision plus complète et plus variée.

Nous touchons ici à un problème plus général : Tant de textes importants ont été écrits en breton à notre époque qu'il n'est plus possible à un historien d'ignorer cette langue, pas plus qu'il ne serait possible à un historien du Moyen-Age ou de la Renaissance d'ignorer le latin.

Cette connaissance de la langue lui permettra également de donner une place de choix aux collaborateurs bretonnants d'Emile Masson : Julien Dupuis (En Neuz), Itron Krop (Kevieg Kerne), Louis Napoleon Le Roux, Jos ar Braz (Bruger)...

Fanch Broudic semble être par ce mariage entre les revendications purement bretonnes et les théories de gauche qui va à l'encontre des idées reçues des historiens contemporains marxistes ou marxistes, s'efforçant de déceler une opposition fondamentale en ce qui joue en fait sur des plans différents.

De même que la langue bretonne n'est ni de droite ni de gauche c'est évident, de même on peut être de droite ou de gauche et avoir le cœur breton. Je me demande d'ailleurs si ce machinisme à jamais usé pour la Bretagne militante une véritable simplification !

Toujours est-il que les arguments développés ne sont pas bien convaincants. Bien au contraire les matériaux que l'auteur a bitardés accumulés avec soin et conscience de son ouvrage, à vrai dire passionnant, ces nombreuses citations sans lesquelles l'histoire ne serait qu'un château de nuages, suffiraient à démontrer l'étonnante parenté spirituelle qui existait entre Emile Masson et non seulement des nationalistes bretons de gauche tels que le socialiste Louis Napoleon Le Roux, son collaborateur et son ami, un des rédacteurs de «Brug», mais aussi de ceux de la première revue nationaliste bretonne : «Breiz Diubaal» et cofondateur du premier P.N.B., mais même Camille Le Mercier d'Erme, homme de «droite» peut-être par certains côtés, mais également anarchiste, libertaire et tout aussi opposé à la folle militariste qu'il aura le courage de dénoncer à une époque où cela n'était pas sans risque.

Paradoxe aussi de penser qu'«lors qu'Emile Masson était mis à l'écart, méconnu et oublié par la «Gauche», son principal écrit politique «Antées» a été exposé, diffusé et vendu dans toutes les permanences du P.N.B. avant et pendant la dernière guerre. Comment Fanch Broudic peut-il oublier que le Parti Autonomiste Breton a toujours été depuis ses origines internationalistes, tendant la main par delà les frontières à toutes les petites nations sans état.

Comment d'autre part peut-il placer en «oppositions» un mouvement connu celui de «Gwalarn» et celui de «Brug» sous prétexte que Rogar Hemon avait voulu faire de sa revue celle d'une «élite littéraire» ; c'est oublier que, parallèlement, avec «Kernedig Gwalarn», l'hebdomadaire «Arvor» et la revue «Ar Bed Kevieg» Rogar Hemon a sans cesse essayé d'élire au peuple, de s'appuyer sur le peuple, de créer une littérature populaire, un de ses leit-motifs.

Ces réflexions n'oublient rien à l'intérêt de cet excellent travail qui, je l'espère, rencontrera le succès et qui est également le mérite d'être sans doute à l'origine le premier mémoire de

maltrise d'histoire rédigé en langue bretonne. Honneur à Fanch Broudic pour cette initiative!

Yann ROUESSEL DU BOURG

KUZUL AR BREZHONIG / 28, rue des 3 Frères Le Goff, 22000 St BRIEUC/St BRIEUC - Pédigoris (96) 33.26.66

DEUX DICTIONNAIRES BRETONS NOUVEAUX (Editions Imbeuch)

Les éditions Imbeuch viennent d'éditer sous ses coups deux dictionnaires. Le premier «Grand dictionnaire breton-français» (Dictionnaire moderne français-breton) est un dictionnaire de mots nouveaux. Il fait suite à son homologue breton-français paru il y a trois ans, un volume de 350 pages très denses avec comme introduction une sorte de clé analytique aux anciens «glossaires des racines grecques» que l'on trouve jadis au début des dictionnaires français. Il s'agit cette fois, bien sûr, des racines celtiques. Heureuse initiative qui aide fortement à la lecture des néologismes. Signalez également à la fin du livre un lexique de la langue musicale dû aux recherches de Feryg Herbert.

Ce dictionnaire se révèle comme un complément indispensable au «Grand dictionnaire français-breton» de Frañsez Vallée.

Depuis la guerre un nombre considérable de mots ont été créés dans toutes les langues, reflétant les besoins d'une société en pleine mutation. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le Robert «petit» ou «grand» pour voir ce qui s'est fait en français. En Anglais, plus de la moitié des mots des dictionnaires actuels étaient inconnus il y a un siècle. Le Breton ne pouvait échapper à cette évolution. Certes beaucoup de termes contenus dans ce dictionnaire ne sont encore guère en pratique, non pas imposés bien sûr, mais proposés. Certains seront repris par les écrivains et dans la langue parlée, d'autres oubliés. C'est toujours ce qui s'est produit aux périodes d'intense activité linguistique comme au moment de la renaissance en français ou en Anglais, par exemple. Des innombrables vocables forgés à cette époque sont restés, relativement minime, à survécu. Il en sera sans doute de même cette fois encore. Le second dictionnaire est un «Dictionnaire de rimes» («Gwerzhig Klotennad»), œuvre de Béatrice de Rohan-Chabot. Le premier sans doute qui ait vu le jour en notre langue, il l'un fait exception de celui qu'avait composé Tablé au début du siècle, et encore, il n'est pas certain qu'il ait jamais été imprimé ! Il facilitera grandement le travail des poètes, et particulièrement de ceux qui suivent la tradition de l'ancienne poésie bretonne avec rimes internes. Utile également pour l'étude de la langue elle-même, du maintien de ses profonds et de ses suffixes et de la dérivation, que les contemporains ne connaissent pas toujours parfaitement. Il est aussi une source de vocabulaire peu connu ou mal connu. L'auteur a été amené à rechercher de nombreux mots tirés de la langue traditionnelle ou des dialectes, à partir des dictionnaires, et qui enrichissent celle des écrivains d'aujourd'hui.

Yann ROUESSEL DU BOURG



La méthode de travail des cours de breton par correspondance comporte plusieurs avantages. En effet, l'élève, attaché durant tout le cycle de son apprentissage à un professeur, décideur sans toute liberté du rythme qu'il impose à la fréquence des ses envois. Il est conseillé de faire au moins un devoir par semaine.

Son professeur excellent bretonnant, erudit en matière de littérature bretonne, saura répondre à toutes les questions d'ordre linguistique et n'a pas de cesse d'avoir fait découvrir à l'élève les richesses de la littérature bretonne.

De plus, l'échangeur étudiant consacré à la langue écrite, ne trouvera son accomplissement qu'à l'occasion de rencontres entre l'élève et le professeur, rencontres qui ouvriront la porte à d'autres rencontres dont le présent, l'objet sera le breton parlé.

Nous rappelons que l'association OBER propose aux bretonnants des cours d'espéranto, de gallois, d'italien et d'histoire de Bretagne. Pour tous renseignements écrire à OBER, Owarrenn Leuz Vaen Pluduf - 22515 - Pléstin les Grèves.

**NUMERO 1 (épique)** En cours de rédaction, ce numéro de DIASPAD s'organise autour d'une étude de philologie relative à trois notions fondamentales de la pensée celtique : le « monde », la « vérité » et la « vie ». Mené selon les principes d'E. Benveniste, ce travail débouche sur une meilleure connaissance de l'univers conceptuel des Celtes. M. Ph. JOUET pour sa part analyse les rapports du protestantisme et du romantisme anglo-saxon dans l'invention du druidisme moderne. Il montre les aberrations de ce croilement et précise ce que pourrait être une attitude intellectuelle non-dogmatique vis-à-vis du XIXe siècle. Une analyse de M. R. JOLAIS sur l'autorité culturelle précise ce qui pour nous est essentiel : le rôle informatif de la culture dans le développement, la maîtrise et les aspects intellectuels. Y. B. TILLENON étudie l'idéologie de la Cornée de Bretagne, souligne les insolences et les contradictions de cette association religieuse devenue folklorique et propose des solutions pour une authentique association culturelle, une communauté de pensée résolument dégagée du provincialisme. Diverses synthèses complètent ce numéro de près de quarante pages, et montrent l'intérêt suscité, dès sa création, par l'entreprise.

**NUMERO 2** : Lieu de rencontre de pensées diverses sous le signe de la vigueur intellectuelle et de l'affirmation. Le thème central est une étude détaillée de la Religion des Celtes par M. Ph. JOUET. Ce travail de synthèse est fondé sur les meilleurs travaux parus à ce jour (études de G. DUMEZIL, Ch. J. GUYONVARCH, A. et B. REES) et comporte deux schémas de l'organisation théologique celtique. Il s'y ajoute une bibliographie détaillée et à jour, qui permet au lecteur de poursuivre la réflexion engagée et de juger sur pièces de nos approches et interprétations. KADVAN poursuit son enquête linguistique en détaillant la notion de « fidélité » dans son rapport à la « connaissance » et éclaire d'un jour nouveau les hypothèses recues du nom des « druides ». R. JOLAIS se penche sur les notions de « Coutumes » et de « Traditions » et montre en quoi ces notions se recoupent, en quoi elles s'excluent, quel est le lien entre quotidienneté et tradition, « Communion et enracinement ». Dans l'article de Y. B. TILLENON abordé deux thèmes apparemment contradictoires, et montre que les idées voyagent, au-delà des cloques politiques. Dans l'article de reclassement des idées notre point de vue peut proposer des directions véritablement nouvelles. R. FERRY se prononce pour une méritocratie tolérante qui renvoie dos à dos les vieux antagonismes et continue un projet de société non totalitaire d'esprit profondément européen. C'est à une même attitude morale que répond l'article de M. ROBINSON qui exprime clairement les exigences de notre vue-du-monde. Un article sur la langue hongroise de Y. ROUZIG élargit notablement le champ d'investigation de nos collaborateurs, et répond au souci européen de nos études.

**NUMERO 3** : ce numéro poursuit l'œuvre des précédents et innove en accueillant plusieurs textes en langue bretonne : Création littéraire avec Y. B. TILLENON et KOUZILH KEZIZ, poétique avec A. ROTREL et B. JESTIN, réflexion avec S. R. GUEZENEC. L'important travail de KADVAN sur les fondements linguistiques de la pensée celtique et aborde le vaste domaine indo-européen. Le dossier de ce numéro est consacré par M. Ph. JOUET aux peuples de l'Union Soviétique. Ce thème d'actualité donne lieu à une description ethnographique des groupes nationaux de l'URSS, puis à un rappel de leur évolution historique au sein de l'Etat soviétique. Une seconde étude sur ce sujet est annoncée. Ainsi se justifie pleinement la réflexion sur l'Empire — par Y. B. TILLENON — par laquelle s'ouvre DIASPAD 3. On y voit que notre propos est avant tout culturel et largement ouvert sur les problèmes du monde contemporain, dans un dépassement volontaire des enfermements idéologiques et/ou régionaux. Témoigne aussi de notre souci d'actualité une étude de R. FERRY sur la musique dans notre « société des spectacles ». Une recension de quelques ouvrages essentiels, particulièrement alerte, et divers points de vue, apportent leur dose de vigueur et d'impertinence. Au total, quarante-cinq pages qui confirment la vocation d'une revue celtique ouverte à tous les vents de la modernité.

**NUMERO 4** : Avec ce numéro considérablement amélioré, et qui marque sa première année d'existence, DIASPAD confirme sa vocation de revue culturelle s'adonnant par les critères de jugement de la société occidentale, et révisant par conséquent l'actuelle panoplie polidémique du monde « élite ». DIASPAD est une revue de réflexion, de critique et de créations. Cette grande LIBERTE D'EXAMEN vis-à-vis des modes intellectuelles et politiques, d'où qu'elles viennent, explique la diversité des thèmes abordés. On trouve ici la suite des enquêtes philologiques et historiques déjà engagées et des documents inédits sur le « premier Emsav ». R. FERRY dénonce le règne des « idées fast-foods » et le pouvoir récupérateur du système dominant, en particulier envers la jeunesse privée aujourd'hui de toute velléité de révolte. C'est à un semblable constat de carence que se livre L. DOLL : beaucoup de gens cherchent autre chose, du sens, des valeurs dans lesquelles ils puissent croire... Des textes en breton, dont une très vivante traduction d'un texte manuscrit de Brian Mac STOVILL, sur P. LE RESCO affirment l'enracinement culturel du collectif de rédaction. Avec ce numéro 4 débute un COURS DE FORMATION, simple et clair, sous forme de fiches ; ici la première : Préhistoire Protolithique-Histoire, trois définitions : une initiation indispensable. On retrouve les rubriques habituelles : lectures, cinéma, point de vue, soutien.

Nous avons de nombreux textes à publier. Plusieurs centaines de pages en français et en breton attendent votre abonnement afin que DIASPAD paraisse régulièrement et de mieux en mieux présenté. Tels qu'ils sont ces quatre premiers numéros de DIASPAD ouvrent un vaste champ de réflexion. Nos ambitions sont grandes : Nous avons la maîtrise de plusieurs numéros à venir et des contacts divers nous assurent du soutien de nouveaux collaborateurs. C'est pourquoi nous avons besoin d'un appui moral et logistique qui nous permette de franchir le « rap difficile » des débuts, de progresser, et de devenir l'outil d'une renouveau à la fois bretonne et européenne, générale et exultante.

Les prochains numéros consacrés à nous de fondements linguistiques de notre vision-du-monde, la suite de votre dossier sur les peuples de l'URSS, de nombreux poèmes et nouvelles en langue bretonne, un texte contre le sectarisme ethnique, les nombreux textes inédits de Y. B. TILLENON, des réflexions, critiques et suggestions sur le travail, le Paganisme et/ou christianisme, le nihilisme, la démocratie, un dossier sur le mondialisme, etc...

chèque bancaire ou postal à l'ordre de: DIASPAD

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Profession ..... Age .....

souscrit un abonnement d'un an ( 4 numéros ) à DIASPAD CCP 113 787 4 A. PARIS

à partir du numéro .....

et verse ce jour la somme de ..... (1)

A ..... Le .....

Signature .....

(1) Abonnement normal : 80 FF abonnement de soutien : à partir de 160 FF

# la Bretagne à Paris

en France et dans le monde

ABONNEMENTS :  
1 an ..... 135,00 FF  
6 mois ..... 87,50 FF  
Changement d'adresse : 5 FF  
\*  
Téléphone : 02.00.15  
C.C.P. Nantes 555

## ERE

revue politique et littéraire

ABONNEMENT : 120 FRANCS  
CCP JOUANNARD RENNES  
690 L 13

## imbourc'h

Kelaouenn a studi  
Revue d'études  
mensuelle en breton  
7 Bd Albert Burloud  
Abonnement 70 FF  
CCP Yves Olivier 1534  
25 RENNES

## PREDER

Kelaouenn viziek a brederouriezh,  
yezhoiezh ha lennegezh.  
Rener : G. ETIENNE. Merour : M. COIC.  
Koumanant (12 niverenn) : 120F. Rakpren  
eñ embannadur Geriadur istorel ar  
brezhoneg gant Roparz HEMON (6 rann) :  
120F da : PREDER, Penn Menez, Plomelin  
29000-QUIMPER

## HOR YEZH

kelaouenn a yezhoiezh savet gant Arzel EVEN,  
koumanant : 50 lur evit peder niverenn.  
Rener : Per DENEZ, Ri, Ploare,  
-29100-DOUARNENEZ-  
Sekretour : Yann DESBORDES, 1, place Charles  
Féguy, Poulbriant -29260- LESNEVEN.  
C.C.F.P. Denis. 1499-51 M-RENNES.

# La Bretagne Réelle

22274 MERDRIGNAC - BRETAGNE  
C.C.P. 79452 RENNES

Tel. (0199) 28.40.38  
Rennes (0199) 51.41.82

## ARTUS



## revue culturelle en Bretagne

Prix de l'abonnement: 120 FF pour 4 numéros  
Chèque bancaire ou postal à l'ordre de  
-ARTUS - B.P. 207 - 44007 Nantes Cedex  
CCP Nantes 1 197 58 Y

## Restaurant Creperie

"Ei Jos"  
30, rue  
Selambre  
75014-Paris  
Tel: 323 5769  
Fermé le  
Mardi

## "AL LIAMM"

(Directeur: ROLAN HJON)  
REVUE CULTURELLE INTEGRALEMENT  
EN LANGUE BRETONNE  
Abonnement 100 FF - V.B. D'HAESSE  
Paris - Rennes - 25190 Playbén  
C.C.P. 4316 87 9 Paris

EDITIONS AL LIAMM  
100 TITRES DES MEILLEURS ECRIVAINS  
BRETONS  
Demander le catalogue à R. Hjon, 2, Vanebo  
Poulbriant, Evreux

abonnez-vous à

## armor magazine

Les 11 numéros : 93,60 FF  
7, Pont St-Jacques - B.P. 123  
22400 LAMBALLE

## CREPERIE

NAPOLÉONVILLE-PONDI  
à Montparnasse  
320.82.37  
18, rue de Malo - 75014 PARIS

